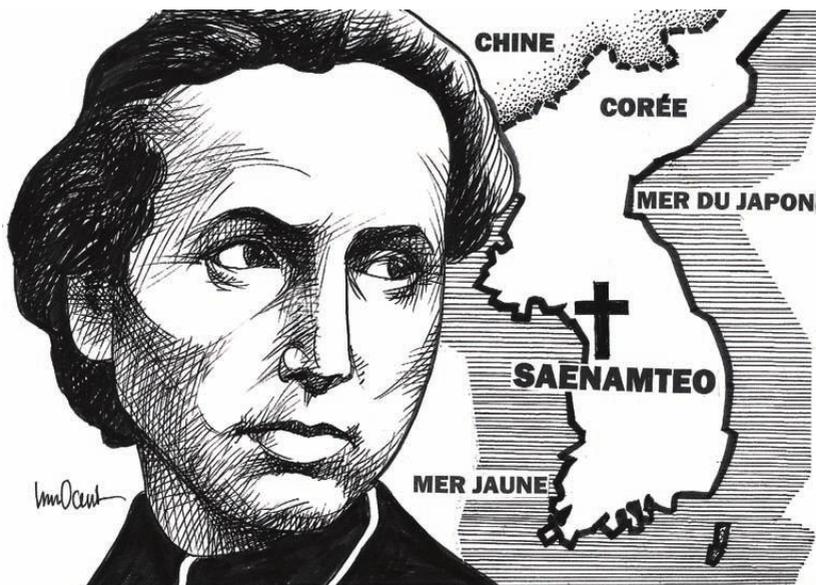


Saint Just de Bretenières



Lettres choisies

Paroisse St Just – 1 pass. Milon – 71100 Chalon-sur-Saône

Just de Bretenières

Lettres choisies

Anthologie réalisée
par **Marie-Laurentine Caëtano**

Avertissement

Dans cet ouvrage, les lettres de Just de Bretenières citées ont été transcrites en respectant le texte donné par les cahiers de copie disponibles aux archives des Missions Étrangères de Paris. Pour rendre la lecture plus aisée, l'orthographe et la ponctuation ont parfois été rectifiées.

Remerciements

Merci

au Père Pascal Renty qui a ressorti cette anthologie d'un tiroir et grâce à l'enthousiasme duquel elle se voit aujourd'hui éditée,

au Père Christophe Hadevis qui a mis Just de Bretenières sur ma route et m'a fait entièrement confiance pour réaliser cette recherche,

à Mme Brigitte Appavou qui m'a accueillie si chaleureusement aux archives des Missions Étrangères de Paris,

à Mlle Marie-Thérèse Gottvalles + qui m'a fait bénéficier de ses précieuses compétences en latin.

Introduction



« Si nous pouvions résumer en quelques mots la vie de Just, nous pourrions dire qu'elle fut une admirable correspondance entre l'œuvre continuelle de la Grâce en lui et sa réponse d'homme dans la fidélité. »

Abbé Jean Crinquand

1838-1866

C'est à 28 ans que Just de Bretenières meurt pour sa foi chrétienne, martyr en Corée. Que dire de sa vie, quand c'est sa mort qui interpelle ?

Né le 28 février 1838 à Chalon-sur-Saône dans l'hôtel particulier¹ de son grand-père maternel, le baron de Montcoy, Just de Bretenières est baptisé le jour même en l'église Saint Pierre. Ses parents, le baron Eugène Edmond de Bretenières et son épouse Anne Marie Lantin de Montcoy, ont un second fils deux ans plus tard : Christian.

Après son baccalauréat en 1857, Just demande à ses parents l'autorisation d'entrer au noviciat des Dominicains dont l'ordre a des missions en Asie. Ils refusent, lui demandant d'attendre deux ans. En 1859, Just entre finalement au séminaire d'Issy-les-Moulineaux pour approfondir sa vocation. Il y reste deux ans, puis intègre le séminaire des Missions Etrangères de Paris. Pendant cette période de séminaire, Just de Bretenières participe à des œuvres de charité et apporte une aide matérielle et spirituelle aux familles et ouvriers pauvres.

¹ Aujourd'hui la sous-préfecture de la ville.

En novembre 1863, Just reçoit le diaconat, alors que son frère Christian a fait, depuis l'automne, son entrée au séminaire d'Issy. Le 24 mai 1864, Just de Bretenières est ordonné prêtre par Monseigneur Thomine Desmazures, vicaire apostolique du Tibet. Trois semaines plus tard, le jeune prêtre apprend qu'il est envoyé en mission en Corée avec trois confrères, les Pères Louis Beaulieu, Henri Dorie et Luc Huin.

Après un pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, les missionnaires embarquent le 19 juillet 1864 à Marseille et arrivent le 28 octobre 1864 en Mandchourie. Ils pratiquent l'évangélisation et apprennent le chinois, en attendant leur départ pour la Corée. C'est seulement le 20 mai 1865 qu'ils parviennent à entrer dans ce pays fermé à tout étranger. Just de Bretenières est un nom imprononçable pour les Coréens, alors le missionnaire prend le nom de Païk Chen Fou qui signifie « Blanc-spirituel-père ».

Moins d'un an après l'arrivée des jeunes prêtres, le 23 février 1866, Monseigneur Berneux, évêque de Séoul, est arrêté. Just prévient les autres missionnaires et poursuit son apostolat caché en donnant les sacrements à quelques convertis : eucharistie, confession, confirmation et mariage. Le 25 février, il est arrêté à son tour et le lendemain il est conduit au palais de justice où il répète au juge : « Je suis venu dans ce pays pour sauver vos âmes. Quant à moi, je mourrai avec joie pour Dieu. » Le 27 février, les Pères Louis Beaulieu et Henri Dorie sont eux aussi arrêtés. Après avoir été torturés, ils sont tous les quatre décapités le 8 mars 1866. Luc Huin sera mis à mort le 30 mars de la même année, avec quatre autres chrétiens.

1838-1866. 28 ans d'une vie toute donnée à Dieu. Et après ?

Tout d'abord en 1911, Christian de Bretenières, devenu prêtre, obtient l'autorisation du Pape pour faire rentrer en France les reliques de son frère Just, qui sont placées dans l'église de Bretenières. Puis Monseigneur Bégin, archevêque de Québec, donne en l'honneur du martyr, le nom de Bretenières à une des paroisses de son diocèse en 1912. En 1918, le Pape Benoît XV introduit la cause de béatification des martyrs de Corée. Le 6 octobre 1968, le Pape Paul VI béatifie Just de Bretenières qui sera canonisé – avec le Père André Kim et les 103 martyrs de Corée – le 6 mai 1984 à Séoul par le Pape Jean-Paul II.

Trois anecdotes de l'enfance de Just de Bretenières annoncent sa vocation.

Just de Bretenières saisit le bas de la soutane d'un religieux et demande à ses parents : « Plus tard si je suis sage, vous me donnerez un habit comme celui-là, n'est-ce pas ? »

Un jour que Just – 6 ans – joue dans le jardin avec son frère à creuser la terre, le futur missionnaire s'écrie : « Je vois les Chinois ! Allons, creusons plus bas, nous arriverons bientôt jusqu'à eux ! » Christian pourtant ne voit rien. Mais Just creuse encore et peut décrire les vêtements des Chinois et même entendre leur voix. Les enfants appellent donc leur mère, qui ne voit ni n'entend rien non plus. Cependant Just lui dit : « Vous ne pouvez pas les entendre, mais moi je les entends bien. Là-bas, maman, au fond de ce trou, de l'autre côté, bien loin, ils m'appellent ; il faut que j'aille les sauver. »

Le Père Lacordaire, célèbre réformateur et prédicateur, en visite dans la famille Bretenières, dit à la mère, en désignant ses deux fils : « J'espère que vous nous en donnerez au moins un. » Mais quand Madame de

Bretenières lui demande de les bénir, il refuse de bénir Just en affirmant : « Cet enfant, il est déjà béni ! »

Dès l'enfance, le projet est là. Just de Bretenières veut devenir missionnaire et martyr. Il a un objectif et toute sa vie, il le suivra. Son adolescence est déjà un entraînement à la dure vie missionnaire. En randonnée géologique, avec son père et son frère, Just s'habitue à la chaleur ou au contraire au froid, il porte les sacs les plus lourds, etc. Au séminaire, il continue son « entraînement » et dort sur une paillasse l'hiver et à même le sol l'été. De caractère robuste, la santé de Just s'affaiblit pourtant à ce dur régime ; en plus, Just se lève tôt et se couche tard pour travailler et surtout pour prier. La ténacité de Just de Bretenières est l'aspect le plus marquant de son caractère. Cette stabilité est un modèle pour notre « génération zapping ». Tout va très vite dans la vie de Just de Bretenières, mais il garde toujours le même but. Cela conduit à réfléchir sur la notion d'efficacité : pourquoi faire autant d'efforts pour mourir si jeune et si peu de temps après l'ordination ? L'efficacité humaine n'est pas l'efficacité de Dieu. Ce témoignage remet en cause notre idée de rentabilité. Pour reprendre la comparaison de Saint Paul, la vie de Just de Bretenières est comme celle d'un sportif qui passe beaucoup de temps à s'entraîner pour une course qui va se dérouler très vite.

Voici une anthologie de lettres de Just de Bretenières, classées par thème pour en faciliter la lecture. Il a en effet, écrit beaucoup de lettres à son frère, ses parents, ses amis et confrères, qu'il guidait, et ses textes permettent encore aujourd'hui d'avancer dans la foi par l'intemporalité du propos.

Pour commencer...

Pour vous, Cher Père, cela vous fera toujours un peu de bien, d'être quelques temps dans un lieu tranquille et en quelque sorte en retraite. Car il ne faut pas croire que la retraite ne soit bonne que pour des Capucins, des Chartreux ou des Séminaristes. Nous sommes tous ici-bas des Séminaristes pour le Ciel, et quand nous avons passé quelques temps au milieu des affaires, dans les préoccupations du voyage, ou dans des préoccupations du genre de celles qui ne vous sont point épargnées depuis quelques mois, il est bien bon et bien avantageux de pouvoir pendant quelques instants mettre toute pensée de côté et jeter les yeux sur soi-même afin de voir comment nous marchons devant Dieu.

Extrait de la lettre du 13 septembre 1863 à son père.



La Cérémonie d'envoi en mission de Just et ses compagnons

Le désir de Dieu

Je souhaiterais être bien souvent troublé « dans mon recueillement » par des lettres comme les vôtres ; de pareilles distractions sont plus profitables que nuisibles ; ces paroles que vous m'adressez et qui partent d'un cœur qui souffre et se plaint de ne pas pouvoir faire plus qu'il ne fait pour Notre Seigneur, m'ont causé bien de la joie, parce que je vois que Notre Seigneur lui-même s'en réjouit.

Nous demande-t-il donc autre chose que de la bonne volonté ce divin maître ? Et, que pouvons-nous donc si ce n'est désirer, soupirer, demander et toujours, toujours. Voilà tout ce que nous pouvons lui offrir. Et il s'en contente parce que pour aller plus loin, ce n'est pas en notre pouvoir, s'il ne nous le donne par sa grâce. Oui, je vois que vous voudriez déjà être à l'œuvre, évangéliser et convertir les âmes.

Et vous vous trouvez malheureux d'être encore retenu au sein de votre famille, incapable de donner suite actuellement à vos fervents désirs. Que je comprends bien ce que vous devez souffrir ! Mais je serais bien heureux si je pouvais vous apporter quelque soulagement en vous adressant ces paroles par lesquelles Sainte Thérèse² cherchait à soulager ses sœurs qui brûlaient du même désir que vous ; sachez que dans l'oraison vous pouvez faire le plus grand bien aux âmes et que votre zèle apostolique peut embraser le monde ; mais maintenant ce n'est pas à vous de le convertir, contentez-vous d'être utile aux personnes dans la société desquelles vous vivez.

Croyez-vous que ce soit peu faire que d'avoir une humilité si profonde, d'être tellement mortifié, j'entends

² Quand Just de Bretenières parle de sainte Thérèse, il s'agit toujours de sainte Thérèse d'Avila et non de sainte Thérèse de Lisieux.

surtout d'esprit, d'avoir tant de charité pour ceux qui vous entourent, de pratiquer si constamment toutes les vertus, qu'on se sente sans cesse comme entraîné à imiter vos exemples ? Je continue avec sainte Thérèse de brûler d'un tel amour pour Notre Seigneur, que ce feu qui vous consume vienne à embraser tous ceux qui vivent auprès de vous.

Rien ne peut plaire davantage à Notre Seigneur, ni vous être plus utile ; le divin maître vous voyant ainsi faire ce qui dépend de vous, connaîtra que vous feriez beaucoup plus encore si vous en aviez le pouvoir et il ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné un très grand nombre d'âmes ; Notre Seigneur ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons. Pourvu que nous fassions toujours ce qui est en notre pouvoir ; ce divin maître, de son côté, nous donnera des forces de jour en jour plus grandes pour le servir. Il ne faut pas perdre de vue ce que saint Augustin dit de la divine providence : « *impossibilia non jubet, sed jubens admonet et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis*³. »

Ces paroles sont bien consolantes pour nous tous qui attendons avec grand désir, le jour où il nous sera donné d'entrer en lice et d'agir à l'extérieur. Maintenant qu'avons-nous à faire ? Beaucoup, car nous devons croire que ce que Notre Seigneur disait à ses Apôtres : *vos estis lux mundi*⁴, s'applique déjà à nous. Car si nous ne pouvons encore éclairer le monde par la lumière de notre doctrine, nous le pouvons déjà par la lumière de nos exemples, et par celle de nos prières. Nous devons

³ Dieu ne commande pas l'impossible, mais, quand il commande, il t'avertit de faire ce que tu peux, de demander ce que tu ne peux pas, et il t'aide pour que tu le puisses.

⁴ Vous êtes la lumière du monde (Mt 5, 14). Sauf mention contraire, pour toutes les citations bibliques, nous nous référons à la Bible de Jérusalem.

prêcher par l'exemple en reproduisant si bien dans notre conduite, celui qui est notre modèle que nous puissions comme lui dire aux autres : *estote sancti sicut et ego sanctus sum*⁵.

Et nous devons prêcher par nos prières parce qu'il est si peu d'âmes qui sachent ou qui veulent prier, que les prières de ceux qui veulent aimer le Bon Dieu, peuvent seules leur attirer les grâces qui leur sont nécessaires.

Extrait de la lettre du 7 avril 1862 à l'abbé J. de la Passadière.

Voici donc déjà votre grand pécheur qui vient se jeter à vos pieds pour vous demander de prier pour lui. Si vous pouviez savoir combien j'en ai besoin, combien je suis pécheur, vous auriez pitié de moi et vous demanderiez au Bon Dieu qu'il me pardonne et qu'il fasse que je l'aime tant que mon amour couvre mes péchés. Je suis confondu quand je rentre en moi-même et que je compare ce que je suis avec ce que sont ceux qui m'entourent et ceux qui viennent de partir, et quand je me dis que c'est ma faute si je ne suis pas comme eux.

Depuis deux jours, je fais mon examen de conscience et je me trouve encore bien plus bas que je ne le croyais. Oh ! non je n'aime pas le Bon Jésus, je rougirais si je disais le contraire, je suis attaché à la terre et je ne puis pas dire autre chose à ce Bon Jésus : Jésus je ne suis qu'une charogne, faites donc seulement que je désire vous aimer ! C'est ma seule prière, je ne puis pas en faire d'autre.

Mais vous qui l'aimez, qui l'aimez tant, je vous prie, je vous supplie, aimez-le donc pour moi ; et demandez-lui que moi aussi j'arrive un jour à l'aimer un peu. Je ne demande pas même de l'aimer autant que vous l'aimez, non je n'en suis pas digne, je ne l'ai pas mérité ; cela est

⁵ Soyez saints comme moi-même je suis saint (Lv 19, 2).

réservé à ceux qui sont saints comme vous, mais pour moi grand pécheur si je pouvais l'aimer comme peuvent l'aimer les pécheurs, ce serait la plus grande faveur !

Cependant je n'ai pas même mérité cela et si vous ne le demandez pas pour moi, je ne l'obtiendrai pas. Ayez pitié de moi. Après votre départ, j'ai vu combien j'aimais ce Bon Jésus, en sentant tout en me réjouissant de vous voir partir pour travailler pour lui dans les Missions, il me restait au fond du cœur de la tristesse en pensant que j'avais à continuer mon séminaire et ensuite à travailler moi aussi comme missionnaire, sans recevoir à chaque instant comme pendant ces derniers mois, des consolations en voyant vos exemples et en entendant vos paroles.

Si je l'aimais le Bon Jésus, j'aurais d'autres sentiments. Qu'importe donc ces consolations. Jésus n'est-il pas infiniment plus aimable que tout ce que l'on peut croire aimable. Et n'est-on pas infiniment plus heureux de l'aimer que d'aimer quoique ce soit ?

Mais moi misérable, je ne l'aime pas, mais je veux l'aimer. Il faut une véritable conversion en moi. Je vois bien que c'est ce à quoi Jésus veut me forcer ; il veut que je me dépouille de tout. Eh bien qu'il le fasse en moi, moi je ne puis rien, qu'il me retire tout ce à quoi je m'attache, qu'il me prive de toute consolation.

Vive Jésus ! Aussi au fond, je suis bien heureux de me dire que je ne vous verrai plus dans cette misérable vie, et que si le Bon Jésus permet qu'un jour j'aie vous retrouver au ciel, je n'aurai point à craindre que mon amour soit partagé. Il sera tout pour Jésus comme je veux qu'il le soit, comme je voudrais qu'il le fut dès maintenant.

C'est vrai que je voudrais bien n'aimer que Jésus, si vous saviez combien je suis misérable et combien je suis loin de faire ce que je veux. À chaque pas je fais le contraire de ce que je devrais faire. Si je parle, je dis ce

que je ne devrais pas dire⁶, je parle pour me vanter pour les autres, j'agis par orgueil, très souvent je n'agis d'une manière plutôt que d'une autre que parce que je sais que j'évite ainsi un blâme ou que je m'attirerai quelque louange ; vous, vous ne connaissez pas tous ces ressorts de l'orgueil, vous êtes au-dessus de cela quoique vous puissiez dire, mais priez néanmoins pour moi misérable ; tout cela n'est pas étonnant en moi, parce que je suis un grand pécheur quoique je ne le voie pas encore autant que je le suis en réalité. Ou si je le vois ou le regrette, c'est encore en grande partie par orgueil. Je regrette tout le bien et tout le bonheur dont je me suis privé et dont je me prive par mes péchés et la tristesse, que la vue de mes péchés me cause, ne vient pas de la seule douleur d'avoir affligé ce Bon Sauveur qui a autant enduré pour moi, et qui dans son agonie voyait d'avance combien je devais être ingrat.

Que de motifs j'aurais que de ne m'estimer rien du tout, de voir que je suis si misérable et si petit à côté des autres. Et malgré cela je m'estime encore quelque chose ; je ne suis pas insensible aux louanges, quel amas de pourriture et de misères que mon cœur.

Vous, mon Petit, puisque vous voulez que je vous appelle ainsi, quoi qu'il soit bien singulier à moi de vous parler de la sorte ; vous qui aimez faites-moi ce que le mauvais riche dans les enfers demandait à Lazare de lui faire pour le soulager⁷ ; trempez votre doigt dans la grâce et rafraîchissez mon pauvre cœur ; mais je crains bien que vous ne le puissiez car je suis si bas et il y a une si grande distance de vous à moi. Au moins intercédez pour celui que vous appelez ici votre Petit, quoiqu'il soit impossible de connaître combien il a besoin de la miséricorde de Dieu.

⁶ Cf Rom 7, 15-20.

⁷ Cf Luc 16, 19-31.

Je vous demande pardon de l'ennui que j'ai dû vous causer quelquefois en venant vous déranger si souvent, je vous demande pardon pour les choses que je vous ai dites et qui ont pu vous causer de la peine ; je sais que je vous ai dit quelquefois des choses qui vous affligeaient, je vous en dis encore peut-être dans cette lettre, mais pardonnez cela à mon pauvre cœur qui à la vue de sa misère ne sait que gémir et estimer heureux ceux qui ne sont pas tombés aussi bas que lui.

Je voudrais que vous puissiez me fouler aux pieds dans un borbier, ce ne serait pas pour moi une humiliation, ce serait une grâce, une faveur, une consolation, je ne le mérite pas, je le sais. Partez donc, heureux missionnaire, ami de Dieu, âme privilégiée, c'est maintenant plus que jamais que vous allez pouvoir montrer à Jésus combien vous l'aimez. Maintenant que rien ne vous retient, vous allez vous sacrifier tout à lui.

Peut-être que j'aurai un jour le bonheur de marcher sur vos traces, si je pouvais aimer Jésus comme vous ! Un jour quand vous serez martyr, rappelez-vous cette pauvre âme que vous laisserez derrière vous dans la vallée des larmes. Vous connaissez mes désirs, quand vous arriverez au ciel, offrez-les au Bon Dieu, peut-être alors m'accordera-t-il de laver dans mon sang tous mes péchés. Hélas qui peut dire avec plus de raison que moi qu'il n'est pas digne d'une si grande grâce. Je vous demande encore une fois votre bénédiction, quoique je n'en profite guère et je vous baise en esprit vos pieds si beaux. - La charogne
+

Lettre du 20 août 1862.

Hélas je n'en suis encore qu'au désir et bien heureux si je désirais purement aimer Dieu ; mais bien souvent je me suis aperçu que je n'étais pas désintéressé dans mon désir, et que je recherchais Dieu non pas pour

lui seul, mais pour le bonheur que j'espérais trouver en lui.

Quelquefois quand je rentre froidement en moi-même, je finis par y trouver un tel chaos, tant de désordre, et vraiment si peu de chose pour Dieu qu'il faut que je détourne vite les yeux et que je dise au Bon Dieu, que je ne puis pas lui offrir autre chose qu'un très faible désir et que si lui n'y met pas du sien pour me sanctifier, mon salut court grand risque.

Il y a dans mon cœur une misère si grande qu'elle est capable d'effrayer si le Bon Dieu ne soutenait pas ; et dans les moments où je comprends un peu l'étendue de cette misère, lorsque je vois le nombre si immense de grâces qui m'ont été offertes et qui n'ont pas fructifié dans mon cœur à cause de ma faiblesse, de ma lâcheté, de ma négligence, de mon ingratitude, je serais tenté de croire, si Notre Seigneur n'avait tant d'amour pour nous, que jamais à l'avenir ces grâces méprisées ne me seront rendues et que je me suis par ma faute privé des moyens de me sanctifier.

Mais je vois bien que c'est Satan qui me présente de temps en temps cette pensée pour me décourager ; aussi je n'ai d'autre arme contre lui que de m'abandonner tout entier à la miséricorde de Dieu et alors je prends courage ; cependant au milieu de tout cela je ne perds jamais la paix et c'est encore une grande grâce de Dieu.

Lettre du 14 décembre 1862.

Pour toi mon Cher Bernard, je t'embrasse affectueusement en Notre Seigneur, le priant de te donner sa sainte paix et toutes les vertus qui feraient de toi un bon religieux. Il me semble qu'à la veille d'une ordination, où l'on comprend mieux qu'à toute autre époque le néant de tout hors de Dieu, je ne puis te faire un meilleur souhait que celui de quitter de plus en plus toute affection à la créature, pour porter toute l'ardeur de ton amour sur celui

qui te le demande sans partage. Oui, aimons Notre Seigneur, aimons-le de toutes nos forces, aimons-le surtout dans les dégoûts, les amertumes, les sécheresses, les souffrances de tout genre ; aimons-le pour lui-même, lui le seul aimable, le seul qui nous ait vraiment aimés. Pussions-nous donc oublier tout le reste pour n'avoir plus jamais que lui en pensée.

Extrait de la lettre du 6 décembre 1863 à son cousin Bernard de Varax.

Quand je vois tant de confrères dont l'âme pure est un objet de joie pour Notre Seigneur, comment ne sentirais-je pas les larmes me venir aux yeux, moi qui en échange de tant de bienfaits reçus chaque jour, n'ai autre chose à offrir à Notre Seigneur qu'un cœur souillé et ingrat ? Cependant je suis bien loin de me décourager et j'ai même bien de la joie au milieu de mon abaissement ; car je pense toujours que c'est pour l'Enfant prodigue⁸ que le père de famille a fait tuer le veau gras, et je ne puis oublier de quel amour pour Jésus-Christ a été rempli le cœur de sainte Magdeleine. Peut-être un jour, quand Dieu le jugera convenable mon misérable cœur pourra-t-il l'aimer de toutes ses forces et réellement, tandis qu'aujourd'hui je suis réduit au simple désir.

Extrait de la lettre du 13 avril 1865 à Monsieur l'Abbé Rabardelle.

⁸ Luc 15, 11-32.

Le monde

J'ai aussi oublié de te dire hier que, au milieu de toutes les choses qui t'occupent, il faut te garder de perdre la pensée de Dieu. Ne te laisse pas trop aller aux sentiments qui te séduisent et que tu trouves beaux, sans voir si tu les juges tels en partant d'un bon principe. Tu te rappelles que tu riais il y a quelques années quand je te parlais de la Vanité des choses humaines. Cela ne m'empêche pas de t'en parler encore et d'insister ; oui Vanité, Vanité, Vanité⁹, entends-tu bien ! C'est sérieux. Pense à cela souvent. Je ne te fais point de reproche, je te donne seulement un conseil, ou plutôt ce n'est pas moi qui te le donne, c'est Notre Seigneur qui l'a dit tant de fois ! Il n'y a pas de plus grand bonheur, de plus grande jouissance, que dans l'intelligence de ce mot que nous devrions répéter sans cesse au moins mentalement ; et pour cela pense à Dieu à qui tu dois tout rapporter. Prie pour moi, car j'en ai encore plus besoin, que toi de mes prières.

Extrait de la lettre du 1^{er} mars 1862 à son frère Christian de Bretenières.

Je pense qu'à part la peine qu'a dû te causer la perspective de cette séparation, tu as dû le féliciter d'avoir entendu la voix de Dieu l'appeler à cette vie infiniment plus douce et plus pleine de charmes que celle qu'il laisse de côté. Bienheureux en effet celui que Dieu conduit dans la solitude pour parler à son cœur. Car au milieu des dégoûts et des amertumes inséparables de notre misérable vie humaine, il est toujours sûr de trouver près de lui, dans

⁹ Cf Qo 1, 2.

son propre cœur, le seul véritable, le seul fidèle ami, toujours tout prêt à le consoler et à fortifier. Il ne faut pas croire qu'en s'échappant du monde on se délivre de toutes souffrances, de toute épreuve, non. Mais celui à qui on se consacre, se donne en retour avec tant de libéralité, que les épreuves deviennent l'occasion de délices infinis pour l'âme ainsi privilégiée. Estime donc ton ami bien heureux et tu le fais aussi ; demande-lui de prier pour toi, qui vas tenter d'aussi rudes combats que lui, mais avec moins de forces. Et si jamais un jour, tu entendais toi aussi la voix bénie de Dieu te convier aux mêmes faveurs que ton ami, oh ! estime-toi alors mille fois heureux et ne ferme pas ton oreille, car si on te représente les bords de la coupe comme empoisonnés de fiel, dis-toi que l'intérieur renferme une délicieuse boisson !

Aux personnes les plus honnêtes et les plus raisonnables, le monde peut présenter quelques charmes ; mais qui est-ce qui tardera à reconnaître tout le vide des plus légitimes jouissances, et si la vie entière s'écoulait dans d'innocentes illusions, l'heure de la mort viendra toujours, et alors plus de fantômes, rien que la vérité !

Si les desseins de Dieu sur toi, ne sont pas les mêmes que ceux qu'il a sur ton heureux ami, s'il te réserve à la dangereuse épreuve de la vie au milieu du monde, humilie-toi devant lui, et reçois cela comme une punition de tes fautes, et l'occasion d'en faire pénitence. Mais ne t'aveugle pas, car c'est là, plus que partout ailleurs qu'une fausse sécurité est à redouter. Embrasse cette vie-là avec crainte, veille sur toi-même, agis toujours pour Dieu, conserve-toi tout entier à lui, fais abnégation de toi-même, entreprends les travaux dans lesquels on te dirige avec une ardeur calme et réfléchie ; en un mot, fais comme ne fait pas le monde, tout en vivant dans son atmosphère empoisonnée, et fais comme fait le religieux, tout en n'ayant pas comme lui le bonheur d'être l'enfant privilégié

de Dieu. Tu verras un jour sur ton lit de mort, quand tu seras sur le point de paraître devant ton Juge, si ce que je te dis est exagéré. Je t'avoue que chaque jour me découvre de plus en plus cette vanité de tout hors de Dieu. Je voudrais que tu la comprisses aussi ; peut-être Dieu te fera-t-il cette grâce. Tout ce que je te dis doit relever ton courage, loin de l'abattre. Oui, sois un généreux chrétien, sous quelqu'habits que ce soit. Ne regarde pas comment l'on fait à tes côtés ; crois, comme l'ont toujours fait les vrais chrétiens, les yeux fixés sur Dieu seul à qui tu auras à rendre compte ; et puis marche avec confiance.

Extrait de la lettre du 16 août 1862 à son frère Christian de Bretenières.

Je vous souhaite donc pour cette nouvelle année, de faire avant qu'elle soit écoulée, un grand pas, un pas décisif ; une rupture complète avec le monde. Vous m'en dites trop peu de vos projets ; mais réfléchissez bien à une chose, c'est que quand Dieu appelle une âme pour qu'elle se dévoue à lui, il ne veut pas qu'elle se donne à moitié, il la veut toute entière. Craignez donc les demi-mesures. On ne perd rien en perdant tout pour Notre Seigneur, et si l'on conserve pour soi la moindre des choses, on perd tout.

Extrait de la lettre du 9 janvier 1863 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

Au reste le principal de ce que j'ai à te dire est toujours et sera toujours ce que saint Ignace disait et répétait à François Xavier travaillant avec ardeur à acquérir de la science, à Paris : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animae vero suae*

*detrimendum patiatur*¹⁰ ! Je t'ai souvent déjà répété cela, je te le répéterai souvent encore. Sans que tu t'en doutes, tu es l'âme dont il est parlé dans l'imitation, je crois, et qui cherche, qui cherche toujours sans se rendre clairement compte de ce qu'elle fait, la place à laquelle la divine Providence l'a destinée ; tu n'as pas encore trouvé le joint. Il faut que tu le trouves toi-même, avec le secours de Dieu. Cela viendra, sois tranquille – mais pour y arriver le plutôt, souviens-toi toujours de ceci et ne le perds jamais de vue : tout ce que tu croiras, hors de Dieu, capable de te satisfaire, ne te satisfera jamais. Tout est Vanité, hormis d'aimer Notre Seigneur. Adieu, prie bien, et sois toujours sage.

Extrait de la lettre du 2 mars 1863 à son frère Christian de Bretenières.

¹⁰ Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? (Mt 16, 26)

La volonté de Dieu

Je m'en remets au Bon Dieu pour l'avenir, il fera de moi ce qui lui plaira.

Extrait de la lettre du 15 décembre 1859 à M. Compain, Curé de Saint Pierre de Chalon-sur-Saône.

Tout ce que je te dis, n'est guère édifiant Cher Ami, et cela ne sent pas trop le séminaire. Pour me faire pardonner de semblables discours, je t'embrasse en t'adressant un avis qui est le résumé des conseils que le Roi Salomon donne avec profusion dans le livre de la sagesse.

Ne cherche pas la science uniquement par amour pour elle-même, ni pour satisfaire l'amour propre ou une vaine curiosité, mais seulement par amour pour Dieu, pour accomplir sa volonté et pour être un jour plus à même de le servir. C'est d'ailleurs l'unique moyen d'atteindre à la vraie sagesse, celle dont tu recueilleras dès ici-bas de nombreux fruits, mais qui t'en produira de bien plus beaux encore dans l'autre monde.

Extrait de la lettre du 16 février 1860 à son frère Christian de Bretenières.

À toi, je profite de l'occasion pour t'envoyer une parole de Notre Seigneur à sainte Thérèse : tout ce qui n'est pas fait pour me plaire, est vanité. Une seule chose est nécessaire ; non il n'est pas nécessaire d'être riche ici-bas, de se faire estimer des hommes, de mener une vie aisée et commode, d'avoir des dignités, d'être compté parmi les savants ; la seule chose nécessaire, c'est d'aimer Dieu et de faire sa sainte volonté. C'est par ce moyen seul que l'on peut arriver au Paradis.

Extrait de la lettre du 18 décembre 1860 à son frère Christian de Bretenières.

Adieu, offrons toutes nos petites incommodités au Bon Dieu pour obtenir la Grâce d'accomplir dans la suite sa sainte volonté.

Extrait de la lettre du 27 avril 1861 à son père.

Mais en deux mots je veux vous faire une recommandation, c'est de prier pour que j'agisse en tout ceci avec pureté d'intention, c'est-à-dire, que l'accomplissement de la volonté de Dieu soit toujours et uniquement le motif de tous mes actes ; que je rapporte tout à cela ; que je n'estime rien, autre que ce qui peut m'y conduire ; que je ne m'attache à aucune vue humaine, à rien de terrestre ; que quand je crois faire un sacrifice, je considère, j'ai toujours sous les yeux tout ce que Notre Seigneur Jésus Christ a fait et souffert pour nous, en comparaison de quoi nos sacrifices, quelques pénibles qu'ils puissent paraître aux yeux du monde, à ceux qui n'aiment pas le Bon Dieu, ne sont réellement rien, ne doivent être estimés rien du tout, et doivent par conséquent être faits sans aucun regret, ou plutôt avec joie, puisque tout infimes qu'ils sont en réalité, Notre Seigneur permet que nous ayons par là quelque ressemblance avec sa vie souffrante. Quelle grâce, si je comprenais véritablement cela, et surtout si je le mettais en pratique.

Extrait de la lettre du 20 juillet 1861 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

En attendant il vous faut cultiver la patience, en votre âme et demeurer toujours joyeux intérieurement et

extérieurement. Au point de vue de la foi, qui est le seul auquel nous devrions nous mettre pour juger toutes choses, notre sort est plus à envier qu'à plaindre et même vous devez le préférer à tout autre pour le moment, puisqu'il est celui où Dieu vous veut actuellement.

Le sacrifice que vous faites maintenant est peut-être plus agréable à Notre Seigneur que ne le sera celui que vous vous proposez de lui faire un jour ; et peut-être au ciel, devrez-vous la plus belle perle de votre couronne à l'abandon complet et à la soumission entière, à la sainte volonté de Dieu, de vos désirs les plus saints ainsi que vous le faites aujourd'hui. Rien n'est beau comme la vraie obéissance ; celle où réellement nous nous quittons nous-mêmes. Rien ne touche plus le cœur sacré de notre sauveur, ce sauveur qui a été obéissant jusqu'à la mort sur la croix.

Extrait de la lettre du Samedi veille de la Pentecôte 1862 à l'abbé J. de la Passadière.

Mais si de plus nous parlons en chrétiens, comme nous devons le faire, c'est-à-dire, si nous n'avons en vue que d'accomplir la volonté de Dieu, de quelque manière qu'elle se manifeste, et quelque chose que Dieu demande ; pourquoi donc alors tant d'angoisses et de troubles ; pourquoi ne pas prendre les choses en paix comme Dieu nous les envoie ; pourquoi tant se tracasser d'un avenir qui ne dépend que de la bonté de Dieu ? Or pour Christian, qu'y a-t-il de certain par rapport à la sainte volonté de Dieu ? C'est que maintenant il travaille, il emploie son temps. Mais y aura-t-il succès ou échec ? Dieu ne nous demande pas le succès, il le donne ou le refuse – il ne nous demande que la volonté en tout conforme à la sienne, rien de plus. Que savons-nous de plus sur ce à quoi il nous destine ? Peut-être veut-il faire passer Christian par une série d'échecs, d'humiliations,

d'épreuves, qui sait ? Cela doit-il le troubler ? Et vous troubler ? Il ne serait pas le premier à passer par cette voie !

Comment Dieu fit-il connaître à saint Alphonse de Liguori, qu'il le voulait à son service et non à celui du monde ? En lui envoyant tout à coup au milieu des plus brillantes études, et pendant que le jeune homme et ses parents ne pensaient qu'à d'honorables et toutefois saints succès au milieu du monde, un échec humiliant qui montra à ce pieux jeune homme que Dieu le voulait ailleurs ; il fallait cela pour lui ouvrir les yeux.

Donc, nous ne savons pas ce que notre bon maître veut faire de Christian. De votre côté qu'y a-t-il à faire ? Prier, avoir confiance en Dieu, lui être soumis en tout, et puis rester en paix : de plus convaincre peu à peu Christian, qu'il ne doit travailler que dans cette disposition, la seule qui puisse donner des forces et du courage, la seule qui puisse rendre son travail méritoire. Voilà donc un point dont il ne faut jamais se départir. Vous irez chercher à droite et à gauche d'autres consolations, d'autres encouragements, d'autres motifs de bien travailler, tout cela ne vaudra rien, l'expérience le prouve assez, et c'est parce qu'on compte trop sur ces tristes moyens que vous êtes si souvent témoins de découragement de la part de Christian et de vous tous qui l'entourez.

Je ne prétends pas du tout vous apprendre du nouveau là-dessus, vous avez su cela avant moi, vous me l'avez appris ; mais cela fait toujours du bien de se le répéter.

[...] Je vous embrasse et prie pour vous tous tant que je peux, afin que Notre Seigneur vous tienne tous en ses saintes mains. Adieu Chère Mère.

Extrait de la lettre du 14 mars 1863 à sa mère.

Mais élève toujours tes pensées, vois avant tout et au-dessus de tout la volonté et les desseins de Dieu et prends-les, même dans les plus petits détails, pour règle de conduite. Adieu je prie beaucoup pour toi pendant cette sainte semaine, afin que le bon Dieu t'inonde de grâces. Adieu cher frère.

Extrait de la lettre du 3 avril 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Mais tu as plus près de toi quelqu'un qui frappe à ta porte à chaque heure du jour, et qui ne demande pas mieux que de te prêcher, qui ne te demande que de l'écouter, de te tenir dans le silence pour l'entendre, car la voix de Jésus ne s'entend que dans le silence du cœur. Hélas, pour toi sans doute, comme pour moi, bien des années ou mieux, toute la vie jusqu'à présent s'est écoulée bien loin de ce bon ami de notre âme. Mais pour toi aussi, comme pour moi, un moment heureux est arrivé, l'heure a sonné, que ce bon maître avait marquée pour mettre un terme à notre éloignement. Et tous les deux nous sommes, je l'espère maintenant, en sa douce présence, le suppliant d'oublier notre ingratitude passée et de nous admettre à l'aimer autant que nous l'avons peu aimé autrefois. « *Erravi sicut ovis quae periit ; quaere servum tuum, quia mandata tua non una oblita.*¹¹ »

Après quoi donc courir, et qu'irons-nous chercher autre que celui qui te presse, qui me presse, de nous réserver tout entier pour lui. Vois-tu, il ne faut nous rien réserver, il ne faut donner à qui que ce soit, la plus légère partie de nous-mêmes. C'est à Notre Seigneur que nous nous devons tout entier. Toute notre affection sera pour lui ; celle que nous porterons aux autres, sera aussi toute

¹¹ Je m'égare, brebis perdue : viens chercher ton serviteur. Non je n'ai pas oublié tes commandements. (Ps 119 (118), 176)

rapportée à lui. Il faut que cet amour que nous aurons pour lui, s'il daigne nous faire cette grâce, domine toute autre affection et pensée, en sorte que nous ne voulions et ne désirions rien que par rapport à cela ; il faut faire tous nos efforts pour obtenir cet amour.

Notre nature nous tire toujours en bas vers les créatures et il y en a certaines vers lesquelles il semble que nous sommes entraînés malgré nous, tant est vive l'affection qui nous porte vers elles ; mais voici où il faut que nous nous ouvrons à la Grâce pour qu'elle agisse en nous. Il est bien aisé de remarquer si l'affection que nous avons pour quelqu'un vient de Dieu ou de la nature ; si elle vient de Dieu, elle nous laisse calmes en l'absence de cette personne, ne nous donne aucune préoccupation. Au contraire la préoccupation et l'absence de la paix intérieure est une preuve que c'est la chair et non l'esprit qui parle.

Attache-toi donc mon Cher Ami, à ne poursuivre qu'une seule chose, c'est-à-dire Notre Seigneur ; tout le reste ne sont que des moyens pour aller à lui, et c'est comme cela qu'il faut en user. Si l'occasion se présente d'avoir avec quelqu'un un entretien qui porte à Dieu (ce qui arrive quelquefois, et on sent bien au fond du cœur s'il en est ainsi) alors reçois cela comme un moyen que Dieu t'offre pour t'avancer vers lui, et rends-lui en des actions de grâces. Si tu es privé de ce moyen, qu'est-ce que cela fait, Notre Seigneur suppléera par un autre ; il n'est pas l'esclave des moyens, il arrivera toujours bien où il en voudra. Le tout pour nous, c'est d'être indifférent à tout, à ne désirer que ce que Dieu veut, à être toujours en paix, et travailler sur nous-mêmes pour devenir avec la grâce de Dieu humbles et pleins d'amour pour lui.

Extrait de la lettre du 20 octobre 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Ce matin, je disais la sainte Messe pour vous, et je vous avoue que je ne puis pas demander une grâce particulière, mais toujours la grande grâce d'aimer Notre Seigneur, car si une âme aime un tant soit peu Notre Seigneur, aussitôt ce bon maître se complait en elle et vient y habiter, et cette âme passe bien vite alors de la pauvreté à la richesse.

Que je vous souhaite ardemment ce grand amour, mon cher Père, que je souhaite que votre cœur soit tout embrasé ! Vous souvient-il encore de la bonne volonté que le Bon Dieu nous donnait au séminaire et du désir de la solitude qu'il nous inspirait pour pouvoir plus facilement nous recueillir et nous rapprocher de lui ; pour moi je vous assure que ce souvenir vaut souvent mieux pour mon bien, que les meilleures lectures spirituelles, et que quand je reporte mon esprit vers cet heureux temps, je me sens de nouveau tout enflammé de bons désirs.

Je crois que c'est une grande grâce de la part du Bon Dieu, car il nous faut de temps en temps, au milieu de notre misère, quelque chose qui nous secoue et nous relève de notre lâcheté. Que Notre Seigneur nous pousse par un continuel désir d'être à lui tout entier, de nous dépouiller de nous-mêmes, afin de ne plus mettre d'obstacles à sa grâce.

Nous sommes si faibles, qu'un rien nous éloigne de lui, mais prenons courage et voyons une preuve de sa bonté en tout ce qu'il nous envoie, même et surtout dans les peines qui nous viennent de la part de ceux de qui nous les aurions le moins attendues. Je sais que vous avez bien des épreuves de ce côté-là, mon bien cher, mais aussi je pense que vous y reconnaissez cette preuve évidente que le Bon Dieu vous favorise plus que tous ceux qui ont moins à souffrir que vous. J'ai souvent sous les yeux en disant mon bréviaire une sentence de saint Jean de la Croix que le Révérend Kieffer m'écrivit sur une image qu'il me laissa à son départ. « Une heure de souffrance vaut mieux

qu'une année de délices. »

Oh ! comme ceci est dit pour les missionnaires, comme je voudrais la bien comprendre et la bien pratiquer, en acceptant toute peine, avec la paix et la joie d'un enfant de Jésus crucifié ! Que nous pourrions ainsi expier rapidement nos fautes, nos iniquités passées, et acquérir de précieux mérites pour le ciel ! Prions bien l'un pour l'autre, afin d'obtenir de nous unir toujours à la volonté de Dieu et de ne faire attention à rien.

Extrait de la lettre du 29 août 1865 au Père Brigaud, Birmanie.



St Just : en haut à droite

Le détachement

Et j'ai demandé aussi au Bon Dieu de me donner le détachement qui est nécessaire, au service qu'il exige pour lui, car il demande bien des sacrifices, et le moindre n'est pas celui de se détacher de ses anciennes affections s'il le demande, enfin il faut tout accepter ce qui lui plaira.
Extrait de la lettre du 27 novembre 1859 à son frère Christian de Bretenières.

C'est bien vrai qu'il faut, comme vous me le dites, se détacher de tout surtout de ses propres désirs, s'humilier et prier beaucoup, et avec abandon à Dieu, afin d'obtenir les lumières nécessaires. Fais-je là-dessus tout ce que je pourrais ? Ce serait bien téméraire à moi de l'affirmer. Mais le Bon Dieu sait que malgré toutes mes infidélités j'ai toujours bonne volonté et bien grand désir de lui plaire. Quant à l'avenir, au moment où il faudra prendre une décision définitive, le Bon Dieu nous assistera d'une manière spéciale ; aussi je ne m'en préoccupe pas.
Extrait de la lettre du 27 octobre 1861 à sa mère.

Je sais que je vous ferai de la peine en vous disant ce que je sens en moi-même et que je ne vois pas mes œuvres, que je n'aime nullement le Bon Dieu, mais tant pis, vous n'en prierez que plus pour moi. Je suis plein d'égoïsme, j'attache de l'importance à ce que les autres diront de moi, j'estime mes actions comme bonnes, et puis tout à coup, chaque fois que je fais un retour sur moi-même je vois cette immense misère où je croupis. J'ai senti plus fort que jamais dans cette retraite le besoin d'un détachement complet de tout.
Extrait de la lettre du 17 octobre 1862.

Voilà tout Chère Mère ; et conclusion pratique, toujours la même : indifférence à tout ce qui n'est pas Notre Seigneur ; ni la joie, ni la tristesse, ni le succès, ni l'échec ne sont quelque chose pour le vrai disciple de Jésus ; nos regards et notre pensée doivent sans cesse être attachés à lui, et alors où trouverons-nous hors de lui quelque chose pour nous émouvoir ?

Extrait de la lettre du 30 novembre 1862 à sa mère.

La sainte indifférence à tout, l'abandon de tout, une seule pensée, toujours la même : Jésus.

Extrait de la lettre du 16 juin 1863.

Mais Chère Mère, il faut toujours se tenir prêt à tout, et se détacher peu à peu de tout, afin de recevoir quand il plaira à Dieu les coups que nous redoutons le plus. Si longue que soit la vie elle passe si vite que l'on s'en aperçoit à peine, et encore elle est bien plus marquée par des misères que par du bonheur. Le temps nous est donné pour travailler et souffrir, – disait l'année passée, sur sa pauvre natte, en expirant, un de nos vicaires apostoliques – et l'Éternité pour nous reposer et pour jouir. Cette pensée doit être celle de tout chrétien, et elle est plus consolante qu'effrayante. Car elle nous donne la juste valeur des choses, et si nous marchons conformément à elle, nous ne serons pas dans l'illusion. Peut-être semble-t-elle dure au premier aspect, mais il y a quelque chose de plus dur encore, c'est la pensée d'une vie passée mollement et doucement dans une fausse et inquiète tranquillité, et aboutissant à autre chose que le Ciel. Mieux vaut payer ses dettes dès cette vie, quand Dieu nous donne la chance de nous en acquitter à vil prix que d'amasser une lourde solde à payer dans l'autre vie. Et

d'ailleurs, avons-nous même besoin de ces raisons pour nous aider à porter gaiement nos misères. Si nous puisions un peu à tout ce que Notre Seigneur a voulu souffrir par pur amour pour de misérables et ingrates créatures comme nous, estimerions-nous encore quelque chose, ce que nous autres, nous avons à porter. Du courage donc et de la joie, Chère Mère, c'est ce que l'Eglise nous suggère dans toutes ses prières, c'est le sentiment qu'il faut avoir toujours.

Extrait de la lettre du 14 février 1864 à sa mère.

Je reprends ma lettre interrompue. Dans huit jours les appels. Il me semble que je suis bien indifférent au fond du cœur sur ce que le Père Supérieur décidera ; mais je ne puis voir de sang-froid si près l'ordination. Combien dans ces moments, vous avez dû l'éprouver vous-même, la vie sur cette terre paraît un exil amer, puisque par la suite de la nature corrompue nous sommes forcément comme séparés de Dieu.

Je comprends l'état où vous deviez être en sentant votre impuissance totale à vous élever purement à Notre Seigneur ; et cependant tout le cœur se remue en pensant à tant d'amour de la part d'un Dieu si beau et si bon pour une pauvre chétive créature. Il semble par moment que ce serait une souveraine douceur de mourir pour s'élancer vers Dieu au lieu d'attendre trop longtemps encore ; qu'il est facile dans ces moments-là d'être indifférent à tout et de voir en tout ce qui arrive la volonté de Dieu ; pourrait-on alors avoir quelque préférence pour un bien ou pour un autre, pour une action ou pour une autre.

Je souhaite à vous et à moi, que nous ayons dans tous les moments de notre vie cette indifférence complète ; elle me semble tout à fait indispensable pour laisser le cœur aller avec amour à Jésus. Je remarque du moins pour moi que ce qui est un grand obstacle à

l'ordination d'union et qui m'empêche si souvent d'y rester, c'est que je porte un intérêt déréglé à toutes sortes de choses ; alors je m'en occupe pour le plaisir que cela me cause et de là tant de distractions. Je crois pourtant que depuis quelques jours, et cela peut bien déjà être l'effet anticipé des grâces de l'ordination, je tombe plus profondément dans cette indifférence ; c'est sans doute que vous priez bien pour moi, petit père, petit enfant gâté du Bon Dieu ; je ne vous en remercie pas, c'est Dieu qui vous en récompensera.

Extrait de la lettre du 25 mars 1864.

Que Notre Seigneur lui aussi vous bénisse bien abondamment pour la manière dont vous faites votre sacrifice. Il est bien certain que vous serez les premiers à en recueillir les fruits, car à vous aussi s'appliquent les paroles de l'Écriture, par lesquelles la divine Providence promet le centuple à ceux qui pour son amour quittent Père, Mère, frères, sœurs, fils, et tout ce qu'ils possèdent¹².

Permettez-moi encore de vous renouveler une demande que je vous ai faite peu avant mon départ. C'est que vous vous approchiez de plus en plus des sacrements. Voyez-vous, les parents des missionnaires, doivent se nourrir de Notre Seigneur ; vous êtes maintenant dans une vocation spéciale, une vocation de détachement et de dépouillement de ce que vous avez de plus cher ; où puiser la force qui vous est si nécessaire, si vous n'allez la chercher dans la sainte Communion. [...]

Que la Bonne Mère nous protège tous et fasse de nous tous des saints.

Adieu Chers Parents, je vous écris bien brièvement, car il est déjà fort tard. Mais je vous laisse entre les mains de

¹² Cf Mc 10, 29-30.

Notre Seigneur, qui désormais vous tiendra lieu de tout, et vous donnera sa grâce pour lui tout sacrifier.
Extrait de la lettre du 18 juillet 1864 à ses parents.

Puisque le Bon Dieu veut que nous errions encore longtemps avant d'arriver à la Terre promise, que sa volonté soit faite ; jamais nous n'avons été plus heureux et plus joyeux que nous le sommes maintenant. Rien ne nous reste à désirer puisque la divine Providence s'est chargée de nous, aussi vivons-nous au jour le jour et sans grande préoccupation du lendemain, comme les oiseaux du ciel qui reçoivent la nourriture que leur Père céleste leur envoie¹³. Quant à vous, chers parents, menez aussi la vie d'abandon entre les mains de Dieu ; nous ne sommes tous que des voyageurs sur cette terre, notre patrie qui nous attend là-haut est bien belle et rien n'est capable de contenter la soif de notre cœur tout petit qu'il est, que la possession sans fin, au ciel, de celui qui nous a aimés jusqu'à la folie. [...] Cherchons à vivre de plus en plus, chers parents, de la vraie vie du chrétien qui ne s'arrêtent pas aux vaines considérations que font la plupart des hommes, même de ceux qui se disent chrétiens, et qui se place au véritable et unique point de vue, auquel paraît tout simple, ce que des aveugles croient difficile et extraordinaire.

[...] Mais conversez avec Notre Seigneur qui vous aime, et qui certes peut bien vous tenir lieu de tout.
Extraits de la lettre du 11 septembre 1864 à ses parents.

Le genre de vie extérieure comme je puis commencer à le voir est plus simple généralement que dans les missions que nous avons entrevues ou

¹³ Cf Matthieu 6, 26.

traversées pour venir ici. On est tout à fait obligé de copier les gens du pays et de prendre leurs mœurs, c'est toute une éducation à commencer. Aussi comme les Coréens sont généralement fort pauvres, surtout les chrétiens, le missionnaire par conséquent n'est pas riche, et ne mène pas grand train de vie.

Cela me plaît beaucoup, le contraire m'aurait sans doute affligé dans d'autres missions. La sainte pauvreté c'est là une bien grande vertu ; et si on le veut, rien n'est si facile ici que de la pratiquer sans être remarqué de personne.

Extrait de la lettre du 8 septembre 1865 à Monsieur Albrand, supérieur du séminaire des missions étrangères.

Demandez au Bon Dieu pour moi que tout en dépensant mes forces pour lui gagner des âmes, je ne perde point de vue la mienne, que je vive vraiment pour Dieu, selon la force du terme, que je travaille à unir mes pensées et mon cœur à ce divin maître, que je mène vraiment la vie d'apôtre de Jésus-Christ, et que je meure dans son saint amour.

Pour vous, dont je n'ai point de nouvelles depuis si longtemps, je vous souhaite aussi de tout mon cœur de vivre tout pour Dieu et d'oublier le reste ; si nous prenions une fois bien fermement la voie du détachement, nous ferions bien vite des progrès en l'amour de Dieu. Notre cœur aime trop la terre, voilà pourquoi tant de grâces reçues restent stériles. Oh ! *Quis dabit mihi pennas ut columbae ?*¹⁴ Pauvres misérables que nous sommes, nous vivons en aveugles, dépensant vainement un temps bien précieux. Qu'il faudra d'indulgence au Bon Dieu pour jeter un voile sur nos misères. Soutenez-moi par vos prières. Le missionnaire reçoit de grandes grâces et de

¹⁴ Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? (Ps 55 (54), 7)

grandes peines, c'est la plus belle des vies, si l'on sait en profiter. Que Jésus enflamme votre cœur d'amour et vous attire tout à lui. Un jour nous nous retrouverons, j'espère aux pieds de son trône.

Extrait de la lettre du 14 octobre 1865 à Monsieur G.



La confiance

Et je vous dis cela sans fondre en larmes, moi que le Bon Dieu a cependant comblé de tant de grâces ! Je veux désormais faire plus d'efforts, vous demanderez cela pour moi au Bon Dieu, n'est-ce pas, je veux me donner au Bon Dieu avec plus de confiance, comme vous me le dites ; car je sens en vérité que je ne lui parle pas assez comme un pauvre enfant parle à son père qui est tout pour lui, mais j'espère apprendre peu à peu à lui parler comme il faut, je bégaie comme ceux qui commencent, voilà tout ce que je fais.

Extrait de la lettre du 18 septembre 1862.

Dieu est si bon qu'il nous demande surtout la bonne volonté ; mais l'effet ne dépend pas de nous, aussi nous n'en sommes pas toujours responsables. Nous n'agissons pas assez avec Dieu comme avec un père plein de bonté et de mansuétude, voilà d'où nous viennent tant d'inquiétudes et d'angoisses. Quant à vous Cher Père, n'ayez pas non plus d'inquiétudes sur l'avenir. Vous savez aussi bien que moi combien Dieu est bon, combien il récompense largement, et quelquefois même déjà sur cette terre, les sacrifices offerts généreusement et avec bonne volonté. Si un verre d'eau donné pour l'amour de Dieu ne doit pas rester sans récompense, que dire du prix que vous avez le droit d'attendre, si vous donnez comme Dieu veut que vous donniez. Est-ce que je ne dis pas la vérité, Cher Père ? Eh bien ayez donc confiance, surtout priez, et souvent, et n'oubliez pas non plus les petites lectures quotidiennes que vous m'avez promis de faire exactement.

Extrait d'une lettre de 1863 à son père.

D'ailleurs je mets toute ma confiance en Notre Seigneur qui se donne à nous bien plus que nous ne nous donnons à lui. J'aurais bien sujet de m'effrayer si je ne considérais que moi-même et ma propre faiblesse ; mais Notre Seigneur qui est tout amour me recevra dans ma pauvreté et m'enrichira de trésors infinis.

Extrait de la lettre du 26 avril 1863 à M. l'Abbé Pataille Curé de Cherigny en Valière.

Mais le mieux pour nous, est d'avoir confiance en Dieu, qui sait mieux que nous ce qui nous est avantageux ; Il proportionne tout à nos besoins, et ce que nous estimons un mal, selon nos faibles lumières, nous devient souvent plus profitable que tout ce que nous désirons de meilleur. Il nous faut donc voir en tout la volonté de Dieu, et n'avoir d'autre désir que la voir s'accomplir sur nous. Puis la patience et la prière, voilà les meilleurs remèdes à toute espèce de maux.

Extrait de la lettre du 6 septembre 1863 à sa tante Madame de Guigné.

Mais je mets toute ma confiance en Notre Seigneur qui est ma seule force ; j'ai toute confiance en lui, et je vais avec bonheur recevoir ce nouvel ordre (le diaconat) où j'espère recevoir la force de travailler à l'avenir plus ardemment à ma propre sanctification pour procurer ensuite celle des âmes qui me seront peut-être un jour confiées. *Venite exsultemus Domino ; jubilemus Deo salutari nostro !*¹⁵ Je ne peux plus au fond de mon cœur prononcer que ces paroles, en face de tant de grandes

¹⁵ Venez, crions de joie pour le Seigneur, poussons des cris de joie en l'honneur de Dieu notre Sauveur. (traduction littérale, Ps 95 (94), 1)

choses, qui dans l'espace de quelques mois, vont se passer en moi et pour moi. Que l'homme est petit et misérable, et que Dieu est bon de se soumettre ainsi à ce qu'il y a de plus corrompu et de plus vil !

Extrait d'une lettre de novembre 1863 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

Ayez toujours bonne confiance, chers Parents, notre exil ici-bas ne sera jamais de longue durée et nous jouirons et nous nous reposerons dans le bonheur du Ciel, si nous ne reculons pas sur cette terre devant quelques souffrances.

Extrait de la lettre du 13 juin 1864 à ses parents.

Aussi je tache de ne point m'en inquiéter mais de tout remettre entre les mains de Dieu qui n'abandonnera pas, j'espère, son misérable serviteur. Toutefois malgré ces misères et la privation du saint Sacrifice pendant presque toute la traversée, j'ai ressenti cependant bien des fois combien Notre Seigneur est près de nous, et qu'il est à notre porte, frappant et attendant que nous lui ouvrons notre cœur.

Extrait de la lettre du 4 septembre 1864.

Mais je suis toujours content de tout ce qui s'est passé puisque telle était la volonté de Notre Seigneur. Dans la lettre que vous m'écrivez, vous m'exhortez à quitter la crainte servile que vous me voyez sans cesse témoigner. Il est vrai et vous avez bien raison, mais je vous avouerai que malgré cette crainte, il me semble que je ne sens aucun trouble au fond de mon cœur ou du moins à de rares intervalles. Je vais mon chemin tout comme si j'avais l'assurance de ne pas manquer mon coup et de

toujours agir parfaitement. Je ne m'inquiète pas de l'avenir ni du passé, je vais comme le cheval guidé par la bride et qui ne cherche pas à savoir où on le mène.

Et si quelquefois, mais rarement, trop rarement peut-être, je ressens un peu de trouble et d'inquiétude, c'est quand il me vient des pensées comme celle-ci : comment se fait-il qu'après avoir reçu d'aussi grandes grâces que Dieu m'en a faites, qu'avec une aussi sainte vocation que la mienne, qu'avec un aussi grand besoin du secours de Dieu pour vaincre d'aussi fortes difficultés, pour remplir fidèlement mes devoirs de missionnaire et de prêtre, pour devenir un saint en un mot comme je le dois, comment se fait-il que je reste aussi lâche, aussi faible, aussi peu ardent dans la prière, aussi occupé de la terre et attaché à la terre, aussi éloigné de Dieu et néanmoins aussi tranquille et aussi peu rempli d'inquiétude ?

Il est vrai qu'une pareille conduite est une énigme, n'est-ce pas ? Mais *fiat voluntas Dei*¹⁶. Les moments d'effroi ne durent jamais bien longtemps, à tort ou à raison, et je cherche plutôt la pensée de l'immense bonté de Dieu et de son immense amour pour nous. Vous voyez un peu ce que c'est ma vie, mais continuez toujours à me reprendre sur ce point et sur tous les autres qui vous paraîtront répréhensibles.

Extrait de la lettre du 5 septembre 1864.

Il est vrai que ce temps est bien précieux aussi pour nous si je savais en profiter, mais j'ai déjà vu par expérience les difficultés que le mouvement et le voyage apportent aux efforts que l'on fait pour se recueillir ; cependant d'autre part il y a aussi là-même un grand secours au recueillement, c'est de se sentir portés comme nous le sommes par les mains de Dieu entre lesquelles

¹⁶ Que la volonté de Dieu soit faite.

nous nous reposons sans inquiétude. Je trouve ceci plus particulièrement frappant pendant le voyage où rien de l'avenir ne peut être prévu avec certitude et cependant où Dieu lui-même dispose toute chose pour le mieux, puisque tout ce qui de loin paraît difficulté s'efface peu à peu et souvent au moment où on s'y attend le moins.

Oh quel bonheur que d'être appelé à être missionnaire ! Je ne puis jeter les yeux sur cette faveur immense que Dieu nous a faite sans me sentir transporté de joie et quelquefois hors de moi-même. Quel bonheur que de pouvoir offrir le saint Sacrifice loin de tout ce qui, au point de vue humain, peut plaire à la nature et au milieu d'un pays où Notre Seigneur est si peu connu !

Il me semble que le miracle de bonté est plus grand ici encore qu'en un pays catholique ; puisqu'à part un si petit nombre de cœurs qui rendent grâce à Dieu, la plupart l'ignorent et le méconnaissent ; et néanmoins à la parole d'un pauvre prêtre le bien aimable Jésus descend sur l'autel, en se surpassant dans son amour immense et s'adressant plus vivement encore à l'âme du prêtre pour lui demander en retour de tant de bienfaits, tout son amour, toute son affection.

Extrait de la lettre du 17 septembre 1864 et du 6 octobre 1864.

L'humilité

Enfin j'espère que le Bon Dieu me soutiendra, me guidera, et surtout m'amènera à m'humilier un peu, à ne pas compter sur moi-même, à voir que la science humaine n'est rien en soi, et que le principal est d'aimer Dieu de tout son cœur.

Extrait de la lettre du 20 octobre 1861 à son père.

Je pense souvent à tirer profit pour moi-même de l'exemple de patience que vous me donnez ; pourquoi ne sommes-nous donc jamais tout à fait contents de ce que Dieu veut de nous, pourquoi, et il faut que je parle de moi-même, pourquoi désirai-je souvent autre chose que ce que Dieu me commande de faire. Pourquoi ? Je le sais c'est que je n'ai pas l'humilité, c'est que je n'aime pas notre Bon Jésus, c'est que je n'aime que la créature.

Extrait de la lettre du 29 août 1862 à l'abbé J. de la Passadière.

Je vois autour de moi des confrères qui ont répondu à l'appel de Dieu, qui sont entrés franchement et courageusement dans la voie où Dieu les veut, aussi ils marchent vite et d'une manière sûre. Eh bien, en présence de cela, je me sens profondément ébranlé, je comprends aussi qu'il n'y a qu'un chemin, celui de l'humilité ; au-dedans de moi-même, je sens quelque chose qui me fait voir qu'il n'y a que ce moyen-là pour moi et qui me presse de l'embrasser. Je prends en spéculation de fermes résolutions mais je me brise contre ma nature et garde toujours le même orgueil indomptable.

Je sens au-dedans de moi quelque chose qui me pousse sans cesse à faire toutes mes actions pour Dieu,

quelque chose de si intime que même quand je suis dissipé, j'entends cet avertissement continu qui me condamne et qui me dit que tant que je n'aurai pas tout mis de côté pour n'aimer que Dieu seul, je serai une âme errante et je ne répondrai pas du tout à ce que Dieu demande de moi. Je ne peux pas me faire d'illusion là-dessus, tout me dit que je m'abuse quand je m'adresse ailleurs qu'à Jésus et néanmoins je reste sans courage.

Je vois toute la grandeur de mon ingratitude, car certes si je ne suis pas autre que je ne suis en effet, c'est bien à moi la faute, les grâces ne m'ont pas manqué. Je proteste alors à Notre Seigneur que je ne veux plus que Lui. Extérieurement j'agis comme si je l'aimais, je me fais même quelquefois illusion là-dessus, mais lui ne s'y trompe pas et il voit bien que souvent je l'oublie. Il ne me reste qu'une seule ressource, c'est de lui dire toujours quand même, que je l'aime. Je l'aime au milieu de ma misère, je veux combattre contre tous mes vices et mes mauvais penchants et il est vrai qu'au milieu de cette boue où je me traîne, je n'ai pas de désir plus grand que de l'aimer.

Mais pour vous, vous êtes étonné sans doute de tant d'ingratitude, vous ne comprenez pas comment cela peut être, c'est cependant comme cela. Ainsi si vous ne voulez pas me répondre, je n'en serai pas étonné, car si j'étais en face de vous, je ne sais pas si avec tous les péchés dont je suis couvert, j'oserais vous parler.

D'un autre côté, je me réjouis de cette immense misère où je suis, parce qu'un jour elle fera paraître d'autant plus la grande bonté de Dieu. J'espère que Notre Seigneur me traitera comme l'enfant prodigue en exauçant ce désir qui me poursuit sans cesse de l'aimer par-dessus tout et pour lui tout seul, je ne sais pas d'autres prières, je n'ai pas d'autre désir et je ne vous demande pas non plus de faire pour moi d'autre demande, mais que ce désir augmente tellement en moi que je sois entraîné à

chaque instant vers l'amour.
Extrait de la lettre du 18 mars 1863.

Prie pour lui, prie aussi beaucoup pour moi, et quant à toi, travaille maintenant avec plus de ferveur que jamais à te rendre peu à peu fidèle aux grâces que Notre Seigneur te fait et te fera de plus en plus en te visitant si souvent. Humilité, douceur, patience, obéissance, et surtout un grand amour pour Notre Seigneur qui t'aime tant, mon pauvre Enfant ! Humilie-toi bien afin de comprendre comment tu dois marcher sur les traces de Notre Seigneur. Si tu pouvais donc comprendre combien l'humilité et la mortification de l'esprit et des goûts sensuels sont avantageux à l'âme qui cherche Dieu.

Extrait de la lettre du 15 avril 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Dis un *Veni Sancte*¹⁷ avant de commencer !

Sois bien doux et humble, attache-toi à ces vertus et demande-les de tout ton cœur à Notre Seigneur qui te bénit d'une manière si évidente.

*Jesus, mitis et humilis corde*¹⁸. C'est un titre que Notre Seigneur aimait beaucoup puisqu'il se le donnait à lui-même.

*Discite a me, quia mitis sum et humilis corde*¹⁹, Vive Jésus.

Extrait de la lettre du 20 avril 1863 à son frère Christian de Bretenières.

¹⁷ *Veni, sancte Spiritus* : Viens, Esprit-Saint.

¹⁸ Jésus, doux et humble de cœur.

¹⁹ Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur (Mt 11, 29).

Il y a dans votre lettre bien des choses qui me conviennent parfaitement, il est très vrai que ce qui m'arrête toujours c'est l'orgueil ; en effet je me réserve toujours quelque chose dans tout ce que je fais, chaque fois que j'agis en présence des autres, je fais toujours attention un peu à ce qu'on pensera de moi, et il y a une grande différence entre ma manière d'agir en présence des autres et en particulier.

Pour vous qui comprenez combien il y a de la vanité là-dedans, vous ne pouvez pas concevoir comment je puis ramper aussi bas ; mais c'est pour mon humiliation que Notre Seigneur permet ces vices en moi et je peux bien dire que je sens en moi deux hommes – misérable que je suis, moi qui ai si peu compris combien Jésus nous aime et combien je devrais l'aimer, tandis que la moindre des créatures m'arrête et m'absorbe ; je ne sais pas ce que c'est que d'avoir de l'amour pour Jésus et quand il vient à moi dans la sainte Communion, il ne trouve qu'un cœur lâche et négligent ; moi qui ne devrais jamais le perdre de vue ; sa pensée devrait dominer en moi toutes les autres pensées et chacune de mes actions devrait lui être consacrée, être faite pour lui.

Je sens un remords continuels chaque fois que je n'agis pas ainsi, je ne me fais pas illusion, je sais très bien que j'agis mal, mais je cède toujours par lâcheté. Hélas ! Je ne fais plus d'effort depuis mon sous-diaconat, si du moins je m'humiliais de cela ! Il faut que vous priiez pour moi, afin que j'accepte ma misère avec humilité et en punition de mes fautes. Il me semble que c'est là ce que le Bon Dieu veut que je fasse toute ma vie, être toujours en présence de ma misère et remercier Notre Seigneur de ce que je suis incapable de quoique ce soit.

Quand vous m'écrirez la prochaine fois, je désirerais, si vous le jugez à propos, que vous me disiez ce que vous pensez de la pauvreté des missionnaires. J'ai déjà parlé de cela deux ou trois fois au Père Albrand, mais

je crois que je ne comprends pas bien ses idées là-dessus ; pour ma part, je n'ai jamais eu dans toute ma vie d'autre idée que d'embrasser un jour une vie pauvre, non seulement d'affection, mais même effectivement, s'il y avait eu un ordre religieux uniquement consacré aux Missions et dans lequel on eut fait vœu de pauvreté, je crois que ce serait celui qui m'aurait le plus attiré.

Chaque nouveau jour me donne plus d'ardeur pour désirer la pauvreté ; il me semble que toutes les lectures que je fais, tout ce que je vois et tout ce que j'entends me dit : « Tu es fait pour être dépouillé de tout, dans toute la force du terme ; n'aie avec toi que ce dont on ne peut se passer et prive-toi du reste. »

On me fait souvent des raisonnements pour me prouver qu'il suffit de la pauvreté affective ; mais il me semble qu'au fond de mon cœur, je sens si vivement quelque chose qui me dit d'aller plus loin, que tout ce que j'entends ne me convainc pas.

Je suis cependant bien résolu de suivre exactement et sans réplique tout ce que le Père Albrand me commandera de faire relativement à cela au nom de la sainte obéissance ; mais il n'y aura que ce moyen-là pour me rassurer.

Je me doute bien que je dis des bêtises et que je parle de choses auxquelles je ne comprends rien ; les missions m'apprendront sans doute à pratiquer une bien plus parfaite pauvreté que celle que je désire et que je comprends, je ne suis qu'un aveugle et un orgueilleux. Si vous trouvez bon de répondre à ma demande, ce sera bien, si vous trouvez mieux de ne pas répondre, ce sera bien aussi, cela m'est égal ; mais dans tous les cas, priez, priez, de ne pas abandonner un pauvre misérable comme moi.

Extrait de la lettre du 15 juillet 1863 à son père.

Peut-être Notre Bon Maître vous a-t-il rendu un peu de calme que votre âme désire tant, s'il en est ainsi, souvenez-vous que le meilleur moyen d'obtenir qu'il vous soit conservé, c'est de vous plonger de plus en plus dans l'humilité, celle de toutes les vertus qui vous convient le mieux, celle qui doit être votre vertu chérie, celle après laquelle il vous faut soupirer encore plus qu'après toute autre, entendez-vous mon bien cher. Si au contraire, il a plu à Notre Seigneur de continuer encore à vous éprouver par les tribulations, à fortifier vos petites vertus dans des combats bien pénibles, bénissez cette main qui vous éprouve, et profitez de la vue de votre faiblesse pour bien vous estimer petit.

Pensez que Notre Seigneur en vous conduisant par cette voie vous fait une grande faveur et au lieu de vous décourager, remerciez-le ; je vous demande aussi de dire à Notre Seigneur que vous faites pénitence en partie pour moi ; car pour ma part j'en ai bien lourd à expier et pourtant Notre Seigneur n'a point voulu permettre que mon directeur mit à ma disposition les moyens précieux dont il vous est permis d'user, il faut pour cela plus d'humilité que je n'en ai jamais eu.

Donc, en même temps que vous demanderez pour vous la sainte humilité demandez-en pour moi une forte dose, car pour faire contrepoids à tout ce que je porte sur le dos il ne faudrait pas peu d'humilité ; j'excite les autres à en avoir, je devrais rougir de tenir un pareil langage qui me convient si mal ; excusez-moi, mon cher, car je le fais par attachement pour vous.

Extrait de la lettre du 8 septembre 1864 au Père Turgi.

La paix

Priez toujours bien le Bon Dieu, c'est la meilleure chose en ce monde ; il faudrait ne jamais penser qu'à lui, ou tout au moins il faut qu'il soit sans cesse le fond de notre pensée ; cela n'empêche pas de s'occuper de ses affaires ; mais quand on est dans cette disposition, on réduit toutes choses, hommes et affaires à leur véritable valeur ; alors il n'y a plus de troubles ni d'inquiétudes, car on remet tout entre les mains de Dieu pour qu'il en dispose suivant son bon plaisir.

Extrait de la lettre du 22 septembre 1861 à sa mère.

Quant à vous, j'ai aussi fait la sainte Communion pour vous tout spécialement le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, mardi dernier, parce que je sais que c'est un saint que vous aimez bien. J'ai pensé que je ferais bien de lui demander pour vous, qu'il vous accorde un peu de son amour pour la solitude et le silence. Surtout pendant l'absence de Papa vous devez vous trouver un peu seule ; sans doute c'est vrai humainement parlant, mais saint Jean-Baptiste vous apprendra que lorsqu'on est séparé des hommes, et que l'on se croit bien seul, c'est précisément le moment où on l'est le moins. Il n'y a que ceux qui ne se sont pas donnés au Bon Dieu, qui se trouvent isolés quand ils ne peuvent pas converser avec des hommes. Mais pour un vrai Chrétien, c'est bien le contraire. Tout le monde sait cela en théorie, mais bien peu en font l'essai, ou se défie de la bonté sans bornes de la divine Providence, on craint de trop compter sur elle, et on cherche des soutiens et des consolations en dehors d'elle. Voilà une bien grande erreur.

Pourquoi donc oublier que nous parlons sans cesse au Bon Dieu dans notre cœur, il est là qui frappe toujours et qui attend que nous l'écoutions, et si nous gardons respectueusement et humblement le silence devant lui, il nous parlera ; et il ne faut pas croire que ceci soit une image, une parabole, – c'est la réalité. Bien des Chrétiens de nom, rient de cela ; et cependant ce silence en présence de Dieu est la première condition pour faire quelques pas dans la vie spirituelle. Vous êtes bien placée pour marcher dans cette voie, vous qui vous trouvez souvent seule. Chaque fois que la pensée vous en revient, il faut rentrer en vous-même et vous tenir bien humble aux pieds de Notre Seigneur. Il n'est pas besoin de proférer aucune parole ni extérieurement ni intérieurement, de donner aucun signe. Notre Seigneur entend bien sans cela, – il ne faut pas non plus faire des efforts inouïs, au contraire, c'est par la douceur qu'on fait le plus de progrès ; et si vous preniez l'habitude de faire le retour en vous-même plusieurs fois par jour, vous en arriveriez bientôt à le faire même en parlant à d'autres, en agissant, en vous donnant du mouvement ; et à la fin à l'exemple de beaucoup de saints, vous le feriez sans cesse, et ce serait votre plus grand bonheur. Alors il n'y aurait guère de choses capables de vous troubler et de vous tracasser, comme il vous arrive quelques fois.

Extrait de la lettre du 27 juin 1863 à sa mère.

Que Notre Seigneur vous conserve en paix, bien Chère Mère. Il ne faut pas laisser les moindres petits vents troubler notre âme et nous enlever la tranquillité nécessaire pour que nous soyons tout à Dieu. Le trouble nous empêche de bien juger et de bien agir. Cela nous éloigne de Dieu, cela nous empêche de l'aimer comme nous devrions, et de le remercier comme nous devrions. [...] De tant de paroles, il n'y a qu'une chose à retenir pour

la pratiquer, c'est de tout remettre entre les mains de Dieu, et puis de vous garder en paix.

Extrait de la lettre du 31 août 1863 à sa mère.

*Pax tecum*²⁰, mon Cher enfant ; je t'aurais bien écrit plus tôt, mais je n'ai pu le faire tant j'ai de besogne. D'ailleurs c'eût été pour te dire toujours la même chose, que tu sais aussi bien que moi ; savoir, qu'il faut toujours demeurer en paix quoiqu'il arrive autour de nous ; il n'y a pas de mais qui tienne pour cela. Notre Seigneur ne fait aucune exception ; c'est toujours la même paix qu'il veut que nous gardions en tout et pour tout ; mais tu n'es encore qu'un enfant, tu ne comprends pas bien encore ; quand tu ne seras plus au lait, cela ira mieux, tu comprendras mieux ; tu verras qu'il n'y a pas besoin de regretter d'appui humain quand Dieu ne nous en offre pas. S'il s'en présente un, on le saisit pour arriver à Dieu ; s'il n'y en a pas, il faut aller droit au Cœur de Jésus et lui demander d'être lui-même notre soutien ; alors on va toujours bien.

Extrait de la lettre de septembre 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Quant à vous Chère Mère, tenez-vous, vous le savez bien, toujours en paix et en tranquillité. Abandonnez tout à la divine Providence qui nous mène et nous dirige jusque dans les plus petits détails, quoique nous nous obstinions à ne pas reconnaître sa main bien douce et bien bonne.

Extrait de la lettre du 13 septembre 1863 à sa mère.

²⁰ La paix soit avec toi.

La joie

Si vous voulez me voir, vous pouvez venir dimanche, cela ne me gêne pas. Viendra j'espère un temps où nous ne pourrons pas nous rendre visite tous les quinze jours. Mais si cela arrive pour la plus grande gloire de Dieu, vous vous en réjouirez autant que moi. La joie ne consiste pas à satisfaire un instinct, mais à travailler activement au but que Dieu nous assigne. Le plaisir de se voir ici-bas est bien futile et bientôt passé ; il ne mène à rien si on n'y joint pas d'autre intention. Si Dieu veut que nous nous voyions encore quelques fois sur la terre, ce sera j'espère pour que nous tirions les uns et les autres des fruits de ces visites. Si en nous quittant il ne nous en reste rien, c'est que nous n'aurons pas accompli ce que Dieu demande de nous.

Extrait de la lettre du 11 mai 1860 à sa mère.

Te voilà donc à la veille de ton premier pas dans le saint état, mon Cher Frère ; dis donc de tout ton cœur avec David : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*²¹. C'est avec joie surtout qu'il faut avancer, puisque c'est par obéissance que tu avanceras. Sans doute la vue de notre passé si triste à cause de notre lâcheté, et aussi la vue de notre misère actuelle que nous ne devons jamais oublier, doit nous préserver de toute présomption et nous aider grandement à bien nous convaincre que nous ne devons pas du tout compter sur nos propres forces. Mais il ne faut pas borner là notre méditation ; le sentiment de la joie et du bonheur doit

²¹ J'étais joyeux que l'on me dise : allons à la maison du Seigneur. (Ps 122 (121), 1).

l'emporter de beaucoup devant les grandes merveilles qui se passeront en nous bientôt. Oui c'est la joie qui doit remplir notre cœur et le garder dans une paix profonde puisque, enfants privilégiés, nous reposons sur le côté de Jésus qui nous nourrit, nous vivifie, nous soutient, nous remplit lui-même. Alleluia. Oui, encore, le sentiment de notre misère et la crainte qu'elle est bien capable de nous inspirer, doit pâlir aux rayons de ce Soleil qui se lève à l'Orient pour venir nous embraser d'ardeur et d'amour. Va, par amour plus que par crainte, va, par amour seulement ; et si je te dis cela ce n'est pas que l'on ait plus raison de craindre quand on n'a passé encore que quelques mois au séminaire, que quand on y a passé déjà plusieurs années. Non, les années ne font rien à la misère, elle est toujours la même, peut-être est-elle même plus grande, et certainement on la voit mieux au bout de 5 ou 6 ans de séminaire. Mais ce n'est pas à cela qu'il faut s'arrêter, c'est, les yeux fixés sur la source de tout amour, sur Jésus amour qu'il faut aller, et alors les années ne font rien, mais la vue de Jésus si beau et si bon, détache le cœur de tout créé, et le lie à ce Jésus si aimable d'une manière invincible. Toutefois ne fais pas consister cet amour dans du sensible. En tout ce qui est doux d'une manière sensible, là n'est point Dieu, et si nous recevons ces sortes de consolations nous devons si peu y tenir, qu'au jour où nous en serons privés, nous n'en soyons nullement troublés ; tu as dû voir cela en lisant la vie de sainte Thérèse, et peut-être saint Jean de la Croix que je te recommande.

Tu aimeras Jésus quand rien autre chose ne te détournera de lui, quand tout ce que tu aimeras, tu ne l'aimeras que pour lui ; quand tu te priveras de tout, j'entends non pas au physique, mais ton intelligence et ton cœur. Au reste ne te décourage pas si tu n'arrives pas du premier coup à ce détachement métaphysique comme tu l'appelles, et si arrivé au jour de ta première tonsure tu

trouves que tu ne l'as pas encore au degré que tu désirerais ; heureux si tu l'as jamais en ce monde ! Mais travaille sans cesse à l'acquérir ; travaille sans repos, mais sans contrainte, travaille dans la joie et dans la paix, et si l'amertume vient parfois, comme cela t'arrivera certainement, remplis ton pauvre cœur, dis encore sans te troubler : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima*²².
Extrait de la lettre du 3 avril 1864 à son frère Christian de Bretenières.

²² Voici que ma suprême amertume se change en paix (traduction littérale, Is 38, 17).

Les sacrifices

Le Bon Dieu ne nous invite-t-il pas lui-même à nous réjouir quand il retire les épreuves qu'il nous a envoyées, quoique d'autre part il veuille aussi que nous recevions ces mêmes épreuves avec le cœur serein puisqu'il ne nous frappe que pour notre bien. Je ne puis m'empêcher ici de penser à un saint évêque presque notre contemporain, et dont on nous racontait l'histoire il y a quelques jours. Tous les ans il tombait malade au mois d'octobre à l'approche de la fête de sainte Thérèse, jour de sa naissance. Il appelait cette maladie, la visite de sainte Thérèse, et il avait coutume de s'y préparer d'avance comme on se prépare à une visite attendue avec joie et désirée avec impatience. Et il bénissait autant le Bon Dieu quand il le faisait souffrir que quand il le délivrait.

Extrait de la lettre du 25 février 1860 à son grand-père.

Adieu, offrons toutes nos petites incommodités au Bon Dieu pour obtenir la grâce d'accomplir dans la suite sa sainte volonté.

Extrait de la lettre du 27 avril 1861 à son père.

*Laudetur Jesus-Christus*²³ ! Mon cher Ami, quelle belle espérance pour moi, que d'entrer au séminaire pour la fête de Notre Dame des sept douleurs. Je ne l'apprécie pas, et ces petites épreuves que le Bon Dieu m'envoie déjà, je ne les apprécie pas non plus. J'ai parfois déjà le cœur bien gros ; eh bien, j'oublie souvent en ces moments, de penser à Dieu et de lui offrir cela. Ingrat que

²³ Loué soit Jésus-Christ !

je suis, je me laisse aller à ces courants d'amertume, et je ne regarde pas d'où ils viennent, et je ferme les yeux pour ne pas voir que ce sont des flots de bonheur qui se préparent. Oh ! que notre pauvre nature est faible, et qu'il est facile de voir que nous ne sommes pas faits pour ici-bas !

Extrait de la lettre du 22 septembre 1861 à M. l'Abbé Maurice d'Hulst.

Mais le Bon Dieu en m'amenant ici²⁴, veut montrer une fois de plus, qu'il ne lui en coûte pas de faire quelque chose avec rien, et qu'il accomplit aussi facilement les plus grandes œuvres avec l'instrument le plus impropre. [...] Le Bon Dieu récompense déjà les premiers sacrifices, et le désir de plus grands par une entière tranquillité de l'âme ; et plus la fin de l'épreuve requise ici, approche, plus la Divine Providence s'empare de ces cœurs, qui depuis longtemps se donnent à elle, et les remplit d'une simplicité et d'une naïveté enfantine qui étonnerait, s'ils les voyaient, tous ceux auxquels Dieu ne fait pas la grâce de comprendre le bonheur d'un tel état.

Notre Seigneur répand aussi parmi ces futurs apôtres une charité dont il est impossible de n'être pas frappé même à la première vue.

Extrait de la lettre du 6 janvier 1862 à M. l'Abbé Pataille Curé de Chevigny en Valière.

Je n'ai pas été te voir hier, je regrette d'avoir été peut-être par là, la cause de quelque mortification pour toi ; cependant je m'en console un peu en pensant qu'à cause de tant de grâces que Notre Seigneur t'a déjà faites depuis que tu portes le saint habit, au lieu de te plaindre de ces

²⁴ Il s'agit du séminaire des Missions Étrangères de Paris.

petites mortifications ou au moins de t'en chagriner à l'intérieur, comme moi je le ferais en pareil cas, tu offres cela à Notre Seigneur avec amour, en union avec ses grandes souffrances, et comme une lointaine préparation à bien d'autres choses qui te sont réservées pour plus tard. Si tu trouves que je ne vais pas te voir aussi souvent que peut-être tu le désirerais, et si tu regrettes quelqu'entretien de moins entre nous deux, la foi, mon cher Enfant, te fera porter les regards vers celui qui doit être ton maître dans la voie de l'amour et du dépouillement ; et l'écoutant sans cesse dans le silence et le recueillement, au fond de ton cœur où il habite, tu recevras efficacement de lui-même, les leçons que ton âme désire. Ne fais pas comme moi, ne perds pas des mois et des années comme je vois que je l'ai fait, à hésiter à sacrifier toute consolation sensible et extérieure, pour embrasser avec générosité la voie de la Croix où Jésus m'appelait. Si j'en suis tombé, comme il faut bien que je l'avoue, au point où j'en suis maintenant, c'est bien ma faute, et la raison est celle que je te dis. Je n'ai point assez de confiance en Notre Seigneur, j'ai voulu partager mon cœur, et je n'ai point voulu rompre mille attaches, j'ai frissonné, c'est le terme, devant le sacrifice que Notre Seigneur me demandait, et j'ai trop longtemps reculé ; pouvais-je profiter de tant de grâces que les quelques mois qui me restent à passer ici vont m'apporter par la miséricorde de Dieu, pour replâtrer le passé. C'est pour te dire de te tenir sur tes gardes, et de ne pas m'imiter. Je suis convaincu que Notre Seigneur ne te demande pas de la besogne faite à moitié, pas de ces demi-sacrifices, mais l'holocauste complet. N'hésite pas, d'ailleurs il est plus facile de faire le sacrifice dès le commencement que d'attendre, et de plus grandes grâces sont réservées à celui qui n'a jamais balancé entre Dieu et les créatures.

Extrait de la lettre du 3 mars 1864 à son frère Christian de Bretenières.

La Bonne Mère veille sur nous et nous garde, elle nous met la joie au cœur, et le peu que le voyage nous donne à souffrir est bien adouci par la pensée que Notre Seigneur en a enduré bien plus. Il faut bien souffrir un peu, la souffrance est le pain quotidien du missionnaire, nous l'apprendrons certainement plus tard ; maintenant nous ne savons pas encore ce que c'est que de souffrir, mais l'expérience prouve que Notre Seigneur fait souffrir sur cette terre ses enfants chéris.

[...] Pour vous, chers parents, vivez toujours en union avec Notre Seigneur, vivez dans la joie que donne la pensée d'avoir sacrifié à son service ce que vous aimez le plus sur cette terre. Si peu que vaille ce que vous avez sacrifié, si vous faites votre offrande avec joie, Notre Seigneur aura plus égard à votre bonne et joyeuse volonté, qu'à la chose offerte. Priez beaucoup, offrez toutes vos actions à Dieu, comme une prière continuelle et vous réparerez ainsi ce qui manque à vos enfants.

Extrait de la lettre du 31 juillet 1864 à ses parents.

Il n'est aucun missionnaire, je crois, qui puisse compter passer sa vie sans de bien grandes souffrances ; peut-être, par une faveur dont tout le prix ne paraîtra qu'en l'autre vie, aurez-vous plus à supporter ici-bas que beaucoup d'autres ; mais souvenez-vous toujours d'une chose, dans les moments de plus grande amertume et où votre cœur se sentira comme près de se décourager ; c'est qu'il y a un cœur qui n'est pas comme celui des hommes, et qui voit sans illusion tout ce que vous souffrez ; ce cœur-là vous aime beaucoup, je sais que vous l'aimez bien aussi vous-même, et que dès mes

premiers jours au séminaire des Missions, vous avez travaillé à me le faire aussi aimer.

La seule pensée qui soit capable de vous consoler et de vous faire trouver même de la douceur dans vos souffrances, c'est qu'au milieu de l'amertume dont elle est abreuvée, votre âme plait plus à ce divin cœur que si tout allait aussi bien que vous le désirez. Vous savez tout cela mieux que moi.

Extrait de la lettre du 4 septembre 1864.

Je relis vos lettres reçues à Chang-haï ; je ne puis vous dire ce que je sens de joie à la pensée que Dieu vous demande à vous, cher père et chère mère, le second de vos fils pour en faire un de ses privilégiés ; oubliez, du moins autant que Notre Seigneur vous y invite, les sentiments trop vifs de la nature pour songer plus encore à louer Dieu pour tant de bienfaits, plutôt qu'à regretter le sacrifice qu'il vous conjure de lui faire. Sans doute il ne veut pas étouffer en vous les sentiments qui sont naturels au cœur d'un père, au cœur d'une mère, mais à côté de cela, au-dessus de cela, il vous demande et il vous donnera la force du chrétien, et s'il le faut le courage de la mère des sept Macchabées²⁵ ; au surplus, pesez toutes choses à la vraie mesure et puis jugez ; je suis convaincu que vous serez plus portés alors à louer et bénir Notre Seigneur qu'à supporter avec le seul sentiment de la résignation le sacrifice temporel que vous lui faites.

Extrait de la lettre du 20 octobre 1864 à ses parents.

Si le Bon Dieu favorise notre tentative d'entrée en Corée, cette lettre, chers parents sera la dernière que vous recevrez d'ici à un an ; je regrette pour vous cette petite

²⁵ Cf 2 Maccabées 7.

privation. Cependant en un sens je ne la regrette pas, car comme bien d'autres privations, elle apporte avec elle les grâces de Dieu. La voie qui mène au ciel est toute semée d'épines ; plus nous y écorcherons nos pieds mieux cela vaudra. Demandons à Dieu de bien nous faire comprendre cela. Une heure de souffrances est plus précieuse ici-bas que toute une année de délices. Ne soyons donc jamais à nous plaindre, mais au contraire, rendons dans la joie du cœur de grandes actions de grâce à Notre Seigneur pour toutes les bénédictions dont il nous comble chacun à tous moments. Si nous pouvions donc rester unis toujours à Notre Seigneur, en souffrant pour lui, même la plus légère chose, combien notre vie serait pleine de mérites !

Extrait de la lettre du 8 mars 1865 (ce passage est daté du 12 avril) à ses parents.

Le combat

J'aurais bien spécialement besoin de vos prières pendant les quelques jours que je vais passer en Bourgogne. Bien des choses se réuniront pour me donner à combattre. Quelque joie que l'on ait à tout sacrifier au Bon Dieu, la nature est toujours là, et la voix se fait toujours entendre. Aidez-moi donc par vos prières à franchir ce petit pas un peu pénible, afin que je commence par-là, à entrer dans l'esprit de détachement et d'abandon de tout à Dieu. Priez surtout la très sainte Vierge qui a déjà tant fait pour moi. Elle est bien véritablement ma Mère, elle veut l'être, et c'est moi qui hésite encore. Priez-la beaucoup, beaucoup. Adieu

Extrait de la lettre du 14 août 1861 à M. l'Abbé Maurice d'Hulst.

Mais tout cela est plutôt une preuve que là est l'œuvre de Dieu ; les difficultés encouragent et excitent ; elles me donnent plus d'espoir et de confiance, qu'un succès trop rapidement acquis ; le démon ne laisse pas faire du premier coup ce qui peut lui donner sur les doigts. Il faut toujours des épreuves.

Extrait de la lettre de janvier 1863 à sa mère.

*Pax tecum*²⁶

J'ai reçu ta lettre hier matin en arrivant à Paris, mon cher Enfant, et ce que tu me dis de ce qui t'advient pendant ton voyage ne m'étonne nullement ; le contraire m'étonnerait même. Il ne pouvait manquer que le démon saisis cette belle occasion d'attaquer ton recueillement, et

²⁶ La paix soit avec toi.

de chercher à te faire perdre ce que tu te donnes tant de peine à acquérir. Mais rassure-toi, ou plutôt ne te fais aucune illusion : ce que tu éprouves aujourd'hui, tu l'éprouveras jusqu'à ton dernier jour ; ce combat qu'il te faut soutenir en ce moment contre la dissipation et les distractions venant de l'extérieur et de l'intérieur, il te le faudra soutenir toute ta vie. Tu te plains de tes chutes : sans doute, il faut les regretter, les pleurer, jamais nous ne les pleurerons assez, mais pouvons-nous oublier que tant que nous serons sur cette pauvre terre de misère, nous serons vulnérables ; les coups que notre ennemi nous portera sans cesse, souvent nous feront de profondes blessures ; mais nous imiterons le courage des soldats, qui, tout blessés qu'ils sont n'en demeurent pas moins sur le champ de bataille, frappent sans cesse d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'ils aient abattu l'ennemi. Combattre c'est notre vie. Le combat continuel équivaut pour nous ici-bas à une victoire. Nous n'en aurons pas d'autres tant que nous demeurerons dans notre exil. La grande victoire, nous ne la remporterons qu'en poussant notre dernier soupir ; alors l'ennemi sera terrassé et il ne pourra plus s'élever contre nous. En attendant ce beau jour, il ne faut pas un instant déposer les armes.

[...] Eh bien pour le présent, je te dirai que j'aimerais beaucoup mieux te voir manquer ton chapelet, ton petit office, ta lecture spirituelle et apprendre que tu es doux, affable pour les autres, toujours égal de caractère, agréable à aborder. Oui j'aimerais beaucoup mieux cette dernière chose qui remplacerait avantageusement aux yeux de Dieu toutes les premières, et sans laquelle ces premières ne te rapportent pas une obole. Je sais très bien comment on fait ses exercices de piété en voyage. Mais en les faisant, il ne faut pas oublier que tout cela ne sont que des moyens, qu'il ne faut pas hésiter à laisser pour un moment si la charité le demande tant soit peu. Je vois que tu as beaucoup de peine à te résoudre à

embrasser cette manière de voir et d'agir ; c'est pourtant la seule que l'on m'indique comme bonne. C'est parce que tu tiens trop à faire ceci ou cela, à le faire de telle ou telle manière, que tu perds si facilement la paix ; pourvu que notre cœur soit tout à Dieu, qu'importe donc le reste. Pourquoi donc mon pauvre Enfant ne veux-tu pas comprendre cela ? Oui, pourvu que notre cœur soit à Jésus, qu'importe si nous réussissons ou non dans nos actions extérieures, qu'importe si les distractions viennent nous envelopper et nous tirailler, qu'importe que les choses marchent comme nous l'avions prévu, ou d'une manière toute opposée. Le seul point important, c'est que nous ne voulions à chaque instant de notre vie que ce que Dieu veut, comme il le veut et tant qu'il le veut ; c'est que nous reconnaissions sa main dans tous les événements qui nous arrivent ; c'est que nous restions parfaitement en paix sous cette main divine, acceptant avec le même bonheur tout ce qu'elle nous envoie. Ô la bienheureuse paix, le premier de tous les dons de Dieu ! Nous n'en sentons, hélas, pas tout le prix, autrement nous brûlerions du désir de la posséder ; tu sais bien que c'est la paix que Notre Seigneur souhaitait particulièrement à ses disciples chaque fois qu'il arrivait au milieu d'eux. Sans la paix, comment vivrons-nous avec Jésus, comment notre cœur pourra-t-il s'unir à lui, comment pourrons-nous l'aimer. Ne perds point cela de vue mon cher Ami ; tu peux avoir cette paix, si tu la veux, car Notre Seigneur te donnera toutes les grâces nécessaires pour cela. Il te donnera cette paix dès maintenant si tu veux la lui demander, mais prépare-y bien ton cœur, en oubliant tout, en demeurant détaché de tout et indifférent à toutes choses, et en restant plein de charité pour tous ceux qui t'entourent. En la demandant pour toi, demande-la aussi pour moi, qui en ai un plus grand besoin encore que toi, si cela est possible, car comment devenir missionnaire, un apôtre, sans cette paix divine ? C'est impossible, tu le vois, mais j'espère que

Jésus, le modèle des apôtres, me la donnera, j'ai confiance, et par tes prières tu contribueras à me la faire acquérir.

Extrait de la lettre du 24 août 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Ne t'étonne pas, Cher Ami, de recevoir ce petit mot de moi. Si je t'écris, c'est pour te redire encore une fois de ne pas t'effrayer si le démon pendant ta retraite et les premiers jours de ton séminaire cherche à t'épouvanter par les tentations d'ennuis et de regrets du temps passé. Ne t'arrête pas à cela. Ne veux-tu pas tout faire pour l'amour de Dieu et pour plaire à Notre Seigneur. Offre-lui donc toute espèce d'épreuve comme une oblation qui réjouira son cœur de Père. Sois toujours joyeux quels que soient les contrariétés et les dégoûts qui viennent t'assaillir. D'ailleurs va toujours tout confier à ton directeur, c'est ce qui dérouté le plus le démon ...

Extrait de la lettre du 5 octobre 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Je ne sais pas comment cela se passe chez les autres, mais pour moi-même je vous l'avoue bien franchement, comme je ne suis pas parti de ce cher séminaire avec le cœur tout dépouillé de la créature, et tout consacré à Jésus, j'ai eu bien à lutter dans ce voyage et bien souvent, très souvent j'étais vaincu, je m'apercevais avec effroi combien je m'éloignais dans mes pensées de ce Dieu d'amour, et combien il me fallait peu de chose pour attacher mon esprit.

Vous donc, cher frère, qui jouissez du bonheur de la solitude, du silence pour quelque temps encore, travaillez bien de ce côté, cher petit frère, il faut une lutte pénible, continue, je le sens, sans se briser la tête, mais

que toutes nos actions soient faites dans la pensée et la disposition continuelle de plaire à Dieu ; ceci se peut toujours faire et ne doit point souffrir d'exceptions.

Ce qui a pu vous arriver déjà et ce qui vous arrivera certainement plus d'une fois dans la suite c'est de vous trouver quelquefois si bête que votre cœur soit comme insensible à toutes les bontés de Dieu et, dans ces moments vous aurez beau faire il vous sera impossible de sentir en vous aucun mouvement de ferveur ; mais que cela ne vous décourage point. Vous avez dû voir dans la vie de sainte Thérèse que cela lui arrivait quelquefois ; qu'y a-t-il après cela d'étonnant que nous autres qui en faisons à peine, qui voulons marcher dans la voie du Dieu d'Amour, nous en soyons réduits là presque à chaque pas. Sainte Thérèse en riait voyant là une preuve de plus de l'impuissance de notre pauvre nature pour le bien, et l'incapacité où nous sommes d'avoir la moindre bonne pensée si le Bon Dieu ne nous la donne.

Extrait de la lettre du 1er août 1865.

Je ne parle pas de la simple satisfaction que je trouvais dans ces tranquilles entretiens, mais ce qui me fait du bien surtout, c'est de voir la bonne volonté que le Bon Dieu nous donnait alors, le grand désir de nous dépouiller de nous-mêmes afin d'être un jour de bons missionnaires ; et puis je me dis : où en suis-je maintenant, qu'ai-je fait pour bien correspondre à la grâce. Allons courage, coupons, et brûlons ensuite au feu du divin amour tous ces liens qui restent, tous ces obstacles qui me séparent et me mettent si loin de Jésus Christ, en qui vous et moi et tant d'autres fort heureusement, désirent vivre de la vraie vie.

Voilà, mon cher, comme votre souvenir me prêche, et j'espère de la grâce de Dieu qu'à la longue, il finira par me faire vaincre quelques-uns de mes ennemis, et me

portera à exciter dans mon cœur quelques actes d'amour de Dieu.

Et puis si un jour ou l'autre, le bon maître jugeait à propos pour le bien de notre mission de vous convoquer au banquet du martyr, j'espère aussi qu'après avoir fait ce grand acte d'amour vous intercéderez pour le pauvre pêcheur d'une manière plus spéciale ; enfin quoiqu'il en soit travaillons sans relâche à aimer Jésus et puis nous nous retrouverons un jour là-haut pour le louer ensemble.

[...] Remercions bien ce bon Maître de ce qu'il nous a déjà donné le désir de l'aimer, car ceci est une bien grande grâce, mais ne nous enfermons pas là-dessus ; car c'est ce que je redoute le plus. Plus tard quand nous paraîtrons au grand tribunal, Dieu pourra nous dire : je t'ai accordé des grâces qui eussent pu faire de toi un grand Saint. Comment en as-tu usé ? Heureux si nous pouvons lui répondre ! *Domine quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque quae a me superlata sunt*²⁷.

[...] J'ai offert le saint Sacrifice pour chacun de vos parents et plusieurs fois pour certains, très souvent chaque mois pour les morts.

5 nov. 1865. Je ferme ma lettre en vous souhaitant plus que jamais l'amour de Notre Seigneur. Oh ! puissiez-vous brûler, cher petit frère, puissiez-vous être consumé d'amour. Mon cœur est plein de désirs, mais les forces de mon âme ne correspondent pas, nous n'aimerions donc qu'au Ciel, mais que notre exil est long. Adieu, Jésus.

Extraits de la lettre du 24 août 1865 au Père Dubernard, missionnaire au Thibet.

Priez bien pour nous, pour moi en particulier ; il faut devenir de vrais saints en mission pour pouvoir lutter

²⁷ Seigneur, tu m'as remis cinq talents : voici cinq autres talents que j'ai gagnés. (Mt 25, 20).

contre le démon. Que Notre Seigneur purifie nos intentions, et nous donne de l'aimer et de le servir de toutes nos forces.

Extrait de la lettre du 8 octobre 1865 au Père Lesserteur, missionnaire au Tong-King.

La prière

N'oublie pas dans ton règlement de te fixer et de t'imposer sans rémission une prière avant et après l'étude. Ici on récite avant toute étude, classe ou exercice, n'importe lequel, le *Veni Sancte*²⁸, l'oraison *Deus qui*²⁹ (que je t'envoie), et l'*Ave Maria*³⁰. Après l'étude on récite le *Sub tuum*³¹. Je t'envoie aussi la prière de saint Thomas d'Aquin que j'ai pu retrouver sauf une répétition. J'ai repris l'habitude de la réciter en outre des autres prières chaque fois que je rentre en étude chez moi. Je t'engage à en faire

²⁸ Il s'agit de cette prière : *Veni Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende. Emitte Spiritum tuum et creabuntur. Et renovabis faciem terrae.* Ce qui se traduit en français par : Venez Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en eux le feu de votre amour. Envoyez votre Esprit, Seigneur, et il se fera une création nouvelle. Et vous renouvelerez la face de la terre.

²⁹ Il s'agit de l'oraison suivante : *Deus, qui corda fidelium Sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis, in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum. Amen.* Ce qui se traduit en français par : Ô Dieu, qui avez instruit les cœurs de vos fidèles par la lumière du Saint-Esprit, donnez-nous, par ce même Esprit, de comprendre et d'aimer ce qui est bien, et de jouir sans cesse de ses divines consolations. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

³⁰ Je vous salue, Marie

³¹ Il s'agit d'une prière à Marie : *Sub tuum praesidium confugimus, sancta Dei Genitrix. Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus, sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.* La version française est la suivante : Nous avons recours à votre protection, sainte Mère de Dieu. Ne rejetez pas les prières que nous vous adressons dans nos besoins, mais délivrez-nous toujours de tous les dangers, ô Vierge glorieuse et bénie.

autant ; car on ne peut pas trouver de prières plus appropriées à la circonstance.

Extrait de la lettre du 9 janvier 1860 à son frère Christian de Bretenières.

Je t'envoie pour que cela vous serve à tous un petit billet. Je vous engage vivement à en faire usage, ce n'est pas bien astreignant. Je veux vous dire aussi de bien prier vendredi de midi à quatre heures du soir, parce que c'est pendant ce temps que se tient le conseil des directeurs pour la Tonsure³². Que le bon Dieu les éclaire, et fasse qu'ils n'appellent pas d'indignes ouvriers à sa vigne. [...] Je ne vous envoie pas d'heure sur le billet. Vous pouvez choisir celle qui vous est la plus commode³³.

Extrait de la lettre du 5 avril 1860 à son frère Christian de Bretenières.

Peut-être Chère Mère, vous ennuyez-vous un peu, maintenant que vous êtes toute seule ; je vois bien que vous serez contente de les voir revenir ; mais offrez cela au Bon Dieu ; il y a mille moyens au monde pour acquérir des mérites ; en lisant la vie de sainte Françoise de Chantal, je vois que vous êtes bien loin d'avoir à subir autant d'épreuves qu'elle, mais en mettant bien à profit celles que le Bon Dieu vous envoie, vous pouvez néanmoins vous sanctifier comme elle. Les Saints étaient faits du même limon que nous, mais ils ont dû répondre aux avances que le Bon Dieu leur faisait, et la

³² Just de Bretenières évoque le conseil où les directeurs du séminaire choisissent les séminaristes qui seront tonsurés.

³³ Le billet en question n'est autre que la *Dévotion à Marie désolée* depuis le vendredi saint à 3h jusqu'au dimanche à 6h du matin. Elle se trouve imprimée dans divers livres de prières. Just l'avait transcrite. (note du copiste)

correspondance à une première grâce a pour ainsi dire engagé Dieu à leur en accorder de nouvelles.

Extrait de la lettre du 29 septembre 1861 (suite de la lettre du 28) à sa mère.

Notre Seigneur vous a conduit lui-même en vous mettant entre les mains les exercices de saint Ignace. Il n'y a plus qu'à vous dire maintenant : lisez et puis agissez en conséquence. Il y a, il est vrai, bien des épines dans cette voie, mais Notre Seigneur ne l'en a pas moins suivie pour nous donner l'exemple. Hésiteriez-vous après lui ? Il ne faut pas se décourager. Surtout gardez la paix, ne vous laissez pas travailler par tout ce qu'on vous dira, ni par tout ce qui se fera autour de vous. Une seule chose est essentielle, aimer Dieu.

Priez sans cesse, je suis convaincu que notre Seigneur demande cela de vous, tout particulièrement. Mais ce n'est pas des paroles qu'il faut ; c'est le cœur qui doit prier. Encore ce n'est pas pour la joie qu'on en retire qu'il faut prier, il faut aimer Dieu seul et quand même il ne nous en viendrait aucun bien.

Vous avez de bons livres pour vous apprendre ce que vous avez à faire et puis notre Seigneur vous donnera la grâce de lui être toujours fidèle, et de bien faire votre sacrifice.

Extrait de la lettre du 24 août 1863 à sa mère.

J'espère donc, Cher Père, que le bon saint Edmond vous obtiendra ce qui vous est si nécessaire dans votre position présente, à savoir : une parfaite résignation à tout ce que le Bon Dieu demande de vous, une entière conformité à son aimable volonté. Voyez Cher Père, vous direz peut-être que je suis bien ambitieux, mais je ne

désire rien autre pour vous, si ce n'est que vous deveniez un saint.

[...] Je voudrais de tout mon cœur que vous entriez dans une complète union avec la sainte Volonté de Dieu ; lui sacrifiant avec bonheur tout ce qu'il vous demande, et cela par reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour vous jusqu'à présent. Si vous aviez une fois goûté, Cher Père, tout ce qu'il y a de bonheur à souffrir en union avec Notre Seigneur, mais vous n'auriez plus d'autres désirs que celui-là. Qu'est-ce qui vous empêche donc d'essayer ? Je me figure que vous devez être, par rapport à vos deux fils, ce que Moïse priant sur la montagne pendant le combat des Hébreux, était à toute l'armée d'Israël. Vous devez passer le reste de votre vie, Cher Père, dans l'oraison ... Oui dans l'oraison continuelle. Cela vous étonne, ce mot d'oraison. Je sais qu'il fait peur souvent ; mais c'est bien à tort, c'est que vous ne le comprenez pas. Si vous vous exercez peu à peu à ne désirer que ce que Dieu veut, à vous détacher petit à petit de tout ce qui vous détourne d'aimer purement le Bon Dieu, que vous excitiez de temps en temps dans votre cœur un grand désir d'être tout ce que Dieu demande de vous, de manière à ce que ce désir, croissant peu à peu, finisse par devenir votre pensée dominante, si bien que vous n'ayez plus de bonheur que dans ce désir, alors, Cher Père, vous ferez ce que l'on appelle oraison. Si vous consultez bien votre cœur, cela vous paraîtra plus simple encore.

Extrait de la lettre du 20 novembre 1863 à son père.

Mon bonheur est d'aller me mettre devant Notre Seigneur et de le regarder des yeux de l'âme, comme un chien regarde son maître ; mais je n'y fais rien d'autre, c'est comme un navire sans gouvernail et sans voiles, tout ballotté par les vagues, je ne vois ni devant ni derrière et je suis bien forcé d'abandonner la conduite à Notre

Seigneur et de lui dire que votre volonté soit faite. Et au milieu de cela, des tentations d'orgueil qui me viennent : je me dis que peut-être ce qui fait que je me trouve si misérable, c'est que je suis un saint.

Extrait de la lettre du 25 mars 1864.

La communion

Profitez donc bien de ce temps que le Bon Dieu vous donne encore pour réfléchir ; priez beaucoup, abandonnez-vous à Dieu, et surtout faites souvent usage de la sainte Communion ; car c'est là que vous trouverez le conseil, la force et l'amour. La meilleure manière de bien se préparer à recevoir le pain de l'amour, c'est de le recevoir souvent, et souvent dans l'abnégation de soi-même ; aussi si vous me dites que vous communiez souvent, je vous dirai : communiez plus encore, *amplius et amplius*³⁴. Car si, comme le dit saint François de Sales, pour communier tous les jours il faut non seulement n'avoir aucune affection pour le péché véniel, mais de plus avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit par l'avis du Père spirituel, – quel sera donc le moyen d'en arriver là, si ce n'est déjà par la fréquente communion, comme le dit encore ailleurs le même Saint : deux sortes de personnes doivent communier souvent : les parfaits parce qu'ils en sont dignes, et les imparfaits pour pouvoir arriver à la perfection.

Extrait de la lettre du 30 novembre 1862 à M. l'Abbé Gantrelet son ancien précepteur.

Quant à tout ce que je t'ai dit sur ton travail et la manière de travailler, ne perds pas cela de vue, c'est plus important que tu ne peux le comprendre. Laisse-moi te répéter cela souvent – je suis comme une cloche qui n'a plus qu'un son, je ne sais plus autre chose à te dire que cela : vanité toute chose si ce n'est aimer Dieu ! Quel bonheur ce serait pour moi, si avant de te quitter, je

³⁴ Davantage et davantage.

pouvais avec la grâce de Dieu te faire entrevoir dans cette direction l'aurore d'un jour que tu ne connais pas encore. J'ambitionne mille fois plus cela pour toi, que tous les plus brillants succès que d'autres recherchent si ardemment.

Demande au moins de tout ton cœur à Dieu chaque fois que tu fais la sainte Communion qu'il te fasse bien comprendre ce que c'est que vivre pour lui. Adieu prie aussi un tout petit peu pour ton frère.

Extrait de la lettre du 9 mars 1863 à son frère Christian de Bretenières.

C'est égal, comme je vous sais fort résignés à toutes les privations que le Bon Dieu voudra vous imposer, je me réjouis de tout, puisque ce seront autant de mérites amassés pour le ciel.

[...] 17 septembre [...] Espérons toutefois que le Bon Dieu donnera la paix à ces pauvres chrétiens ; mais que sa volonté soit faite ! S'il demande encore des sacrifices, il donnera la force pour les faire ; et grâces lui en soient rendues, il paraît qu'il trouverait ici les dignes enfants des martyrs d'autrefois dont le souvenir est encore tout vivant parmi ces généreux chrétiens.

[...] Beaucoup envient le sort des missionnaires de Corée, et s'il était plus connu il serait encore bien plus envié ; heureux en effet ceux que la voix de Dieu appelle à cette partie de sa vigne ; si l'on n'était pas si lâche à correspondre aux grâces du Bon Dieu, il ne faudrait pas longtemps pour se sanctifier ici.

[...] 5 novembre [...] J'espère que cette année qui va s'écouler vous apportera beaucoup de grâces que vous accepterez de la main de Dieu en le bénissant, les peines comme les consolations. Probablement le Bon Dieu vous donnera le plus souvent ce que l'on appelle en cette vie, des peines et des épreuves ; mais celui dont le cœur ne vit pas au monde mais à Jésus-Christ, appelle cela des

joyaux ajoutés à sa couronne. Ne m'en voulez pas chers parents, si je vous en souhaite autant que le Bon Dieu vous donnera de force pour les porter ; un jour certainement vous me saurez bon gré de ce souhait ; mais en un mot, que la sainte volonté de Dieu soit faite. Le nombre des jours que nous avons à passer ici-bas dans les larmes est bien court si on le compare à l'Eternité du Ciel ; et alors ne faut-il pas bien plus nous réjouir de pouvoir par une si courte épreuve obtenir un si grand bonheur. J'espère aussi que vous allez de plus en plus chercher la force et le courage de vivre en bons chrétiens dans la sainte Eucharistie, *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*³⁵. Il ne faut point oublier ces paroles.

[...] Tout se fait en cachette et à la sourdine aussi je me figure que quand nous arriverons au Ciel, nous devons chanter plus fort que tous les autres. Mais en attendant, chantons en notre cœur les bienfaits dont la divine Providence ne cesse de nous combler, nous ne les comprenons pas assez, aussi nous ne les apprécions pas. Mais au moins faisons tous nos efforts pour les comprendre et rendre grâce à Dieu.

Extraits de la lettre du 30 juillet 1865 à ses parents.

³⁵ Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. (Mt 11, 28).

La sainte Vierge

C'est la Sainte Vierge qui tient mon gouvernail, je m'en repose sur elle ; elle saura bien me mener au port.

Extrait de la lettre du 15 décembre 1859 à M. Compain, Curé de Saint Pierre de Chalon-sur-Saône.

Je veux décidément devenir un missionnaire de la Salette. Ce grand miracle n'est pas compris. On regarde cette apparition comme n'ayant pas plus d'importance que toutes les autres apparitions de la Sainte Vierge. Mais tant s'en faut. La Sainte Vierge a parlé ici pour la première fois au monde entier. Il faut faire pénitence et prier.

Extrait de la lettre du 20 juillet 1861 à sa mère.

La méthode que l'on suit ici dans les retraites est un peu différente de celle de saint Sulpice, et se rapproche assez de la méthode de saint Ignace ; on ne fait point d'instructions aux retraitants, mais il y a 3 fois par jour une lecture spirituelle en commun et le reste du temps est donné à l'examen et à la méditation. Cette méthode employée par les Jésuites pour leurs novices et pour eux-mêmes, a, il me semble, l'avantage de faire rentrer plus en soi-même ; l'esprit est plus concentré sur le même point, et sans être tendu ni surchargé par trop d'efforts, il arrive peut-être plus facilement à se connaître lui-même, à faire un bon examen de conscience. J'espère fermement que Notre Dame de la Salette veillera sur moi pendant cette retraite qui est certainement pour moi et qui peut et doit avoir du retentissement sur tout le reste de ma vie. Je n'ai aucune inquiétude, et j'ai une grande confiance en la Sainte Vierge, parce qu'il est impossible, que quand on lui

demande de nous conduire et qu'on s'abandonne à elle tout à fait, elle nous laisse aller dans l'abyme. Je pense, Chère Mère, que vous avez la même confiance ; et il me semble que vous devez y être portée par plus de raisons encore que moi. Car enfin, rien ne vous occupe autant que vos enfants n'est-il pas vrai ? Vous pensez sans cesse à eux, vous faites tout ce que vous pouvez pour leur procurer le plus grand des bonheurs. Mais sans vouloir faire de peine à votre bon cœur de mère qui nous aime tous, la Sainte Vierge n'est-elle pas la meilleure et la plus tendre de toutes les mères ? N'est-elle pas plus pleine d'amour pour nous que toutes les mères, même les plus tendres, même les plus dévouées sur cette terre ? Et s'il est impossible dès ici-bas, qu'une mère reste sourde aux prières de son enfant, n'est-il pas à plus forte raison inouï que la reine des mères, dont la gloire consiste précisément à donner et à bénir, refuse son secours et sa protection à ceux qu'elle a engendrés spirituellement, et qui l'invoquent comme leur secours et leur refuge ? Il me semble que si nous pensions souvent à cela, et non pas seulement légèrement et en l'air, nous aurions moins de crainte et d'inquiétude. C'est cette confiance que Monsieur Olier avait à un aussi haut degré, et qu'il a cherché à inspirer à ceux de la société de ses élèves. Il est vrai qu'elle est difficile à acquérir, et qu'elle exige un grand acte de foi en même temps qu'un grand dédain de ses propres lumières ; mais si ces deux vertus sont ce qui fait les saints, et nous paraissent pour nous autres, bien élevées et bien sublimes, tout au moins pouvons-nous désirer ardemment de les acquérir. Le désir est avec la grâce de Dieu, le premier pas que nous pouvons faire ; le fruit vient ensuite, mais c'est Dieu qui le donne comme récompense. Ainsi demandons à Dieu cette confiance et Dieu nous la donnera.

Extrait de la lettre du 5 octobre 1861 à sa mère.

Quant à ton petit cœur qui bat parfois trop vite, approche-le de celui de notre bonne Mère de la Salette, elle mettra du baume dessus et le calmera. Il ne faut pas craindre de souffrir puisque c'est le seul moyen de devenir de vrais disciples de Notre Seigneur.

Extrait de la lettre du 28 mars 1862 à son frère, Christian de Bretenières.

Ayez aussi bien souvent recours à la bonne Mère, puisque c'est par elle que l'on peut arriver à aimer Notre Seigneur ; cela lui fait tant de plaisir de lui demander de nous apprendre à aimer son Fils, qu'elle ne peut jamais nous refuser notre demande. Il faut avoir grande confiance et nous jeter sans cesse entre ses bras. Les petits, quand ils ont peur de quelque chose, courent tout de suite vers la mère et ils se jettent dans sa robe pour s'y cacher, en criant : « Maman, Maman ! » Nous aussi, nous sommes tout petits dans la vie de la perfection, les dangers nous entourent de toutes parts ; nous sommes si faibles que de nous-mêmes nous ne pourrions pas leur échapper. Que nous reste-t-il donc à faire, si ce n'est de courir vite à la Bonne Mère, et de nous jeter dans sa robe en criant aussi : « Maman, Maman ! » Peut-on croire qu'elle nous abandonnera alors.

Extrait de la lettre du 30 novembre 1862 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

Maintenant sous la protection de Marie, j'irai pour la gloire de Dieu lutter jusqu'à la fin de ma vie au milieu des tempêtes et de l'agitation. Mais Notre Seigneur est la force de ses ministres et j'ai bien confiance qu'il ne m'abandonnera pas ; je mets en lui toute ma confiance,

aussi quelquefois je m'étonne quand je m'aperçois que je n'ai point d'inquiétudes sur l'avenir.

Extrait de la lettre de juillet 1864 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

L'union à Dieu

Eh bien, cher Grand-Père, je recueille donc tous ces souhaits que l'on fait maintenant pour vous, et je m'unis à tous ceux qui vous les offrent : *et videas filios filiorum tuorum usque ad quartam generationem*³⁶. Mais ce n'est pas tout, et je crois que s'il n'y avait que cela ce ne serait pas assez. J'y ajouterai donc quelque chose encore ; et vous devinez, Grand-Père, ce que je souhaite de plus : c'est que tous ces biens dont notre bon maître récompense déjà sur la terre ses fidèles serviteurs, servent à accroître de plus en plus vos mérites à ses yeux, afin qu'un jour, après avoir amassé à la longue, un abondant trésor dans cette vallée de larmes, vous puissiez avoir le bonheur d'entendre le Père de famille vous adresser ces consolantes paroles : *Age serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam ; intra in gaudium Domiti tui*³⁷. C'est dans ce royaume du bonheur éternel, où avec la grâce de Dieu nous parviendrons tous, et bientôt je l'espère, car quelque grand que puisse être le nombre des années que durera notre exil, il s'écoulera bien vite, c'est dans ce séjour heureux, dis-je, que vous verrez de nouveau tous vos enfants vous entourer et bénir avec vous le bon maître qui fera oublier alors bien des travaux, des privations et des souffrances.

Extrait de la lettre du 31 décembre 1862 à son grand-père.

³⁶ Et puisses-tu voir les fils de tes fils jusqu'à la quatrième génération.

³⁷ C'est bien, serviteur bon et fidèle, en peu de choses tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai ; entre dans la joie de ton Seigneur. (Mt 25, 21).

Adieu, agis tout par Notre Seigneur, c'est lui qui doit être ta compagnie.

Extrait de la lettre du 13 octobre 1863 à son frère Christian de Bretenières.

Mais vous, vous comprenez bien mon bonheur, oh ! il est sans borne, c'est bien la vérité, mais il est impossible de l'exprimer en paroles. N'avez-vous pas senti quand vous avez passé par ces moments-là, qu'il semble que l'on ne vit plus comme par le passé, tout a changé, c'est une vie nouvelle et elle n'est presque pas sur la terre.

Il me semble que celui qui dans quelques jours va être prêtre est comme Notre Dame pendant qu'elle était grosse de Notre Seigneur. Il n'est pas difficile de se persuader que l'on porte Notre Seigneur en soi et que bientôt l'heure sera venue où par un si grand miracle, tout à coup et merveilleusement, on le tiendra entre ses mains, comme la Vierge Marie le reçut dans ses bras. Et c'est au prêtre lorsqu'il enfante Notre Seigneur à lui chanter amour, louange et gloire, comme la sainte Vierge la lui chante en le recueillant entre ses mains et en l'enveloppant de misérables langes. *Benedictus qui venit in nomine Domini*³⁸. Oh ! il sera le bienvenu, lui le Désiré, et je l'attends bien ardemment, *Facit in me magna qui potens est ; de stercore erigit pauperem*³⁹.

Extrait de la lettre du 14 avril 1864 au Père Laucaigne.

³⁸ Bénit soit au nom du Seigneur celui qui vient. (Ps 118 (117), 26)

³⁹ Le puissant fait pour moi de grandes choses ; il redresse les pauvres de la fange. (traduction littérale Lc 1, 49-52, prière du *Magnificat*)

Demandez-lui que je vive pour lui seul, et que je ne juge de toutes choses que par rapport à lui. Voilà la plus grande grâce pour un missionnaire, et c'est celle que je désire le plus ou plutôt que je voudrais bien désirer le plus.
Extrait de la lettre du 23 juillet 1864 à ses parents.

Surtout n'oubliez pas dans vos lettres de me parler toujours franchement comme par le passé ; le souvenir de tant de bonnes choses que vous m'avez dites dans l'heureux temps du séminaire, m'est toujours bien vivement présent à l'esprit ; et je me reporte sans cesse vers cet heureux passé pour me donner un coup de fouet dans mon apathie actuelle et pour me ranimer un peu dans le fond de ce borbier dans lequel je vis maintenant au moral. Oh ! qu'il est vrai de dire qu'un missionnaire, qui avant de quitter le séminaire ne s'est point ancré solidement dans la vie d'oraison, tombera bien bas en mission !

Je le vois maintenant et je le comprends et je le sens parce que c'est mon histoire. Rien au dehors pour aider, aucun moyen extérieur, ni la présence du saint Sacrement, ni un charitable reproche d'une voix autre, tout au contraire pousse à la vie extérieure, et pour un faible, un vieux pécheur, quel écueil !

Pour tant d'amour de la part de Notre Seigneur quelle ingratitude de ma part ! « *Vinea mea electa, ego te plantavi et tu facta es mihi amore nimio, quia parasti crucem salvatori tuo, et tu me flagellatum tradidisti, qui tanquam agnus caram tondente te obmutui et non aperui os meum. Papule meus, quid feci tibi aut in que contristavi te ? Responde mihi.*⁴⁰ »

⁴⁰ Vigne que j'ai choisie, ma vigne, c'est moi qui t'ai plantée, et toi, tu as été créée, pour moi, avec trop d'amour, parce que tu as préparé une croix à ton sauveur, et tu m'as livré, flagellé, moi qui me suis tu,

Encore au milieu de tout cela ne vous étonnez pas de m'entendre vous crier de loin « Vive la joie en Notre Seigneur », mais cette fois-ci pour le coup c'est bien uniquement en Notre Seigneur qu'il faut que je me repose pour lancer ce cri, car plus moyen de garder quelque illusion. Et vous donc, où en êtes-vous ? Au milieu de la vie toute détraquée et désordonnée que je mène, cela me ferait beaucoup de bien d'entendre aussi quelques mots de vos lettres ; il me semble que cela me donnerait de bonnes leçons, ce n'est pas sans besoin.

Extrait de la lettre du 27 février 1865 à Monsieur Dubernard.

comme un agneau si tu lui tonds la face, et n'ai pas ouvert la bouche. Mon peuple, que t'ai-je fait, ou bien en quoi t'ai-je attristé ? Réponds-moi. (traduction littérale, 2 dernières phrases : Michée 6, 3)

Le martyre

Et d'abord je crois trouver dans votre lettre une contradiction frappante. Vous me dites dans un endroit : « Suis-je donc du monde ? Est-ce que j'estime quelque chose de plus que le ciel, de plus qu'une âme à sauver ? » Et ailleurs vous dites : « Aujourd'hui j'ai près de 40 ans, je suis un homme qui a ses petites habitudes de lever, de coucher, de boire, de manger etc. Pour devenir missionnaire il faut dépouiller le vieil homme, redevenir humble, obéissant, s'abandonner à un supérieur etc. Et bien tout mon être frémit à cette pensée !... Je ne puis me résoudre à vous suivre seulement à la rue du Bac. »

Que vous en semble ? Ces deux choses là peuvent-elles être vraies de la même personne ? J'ai peine à le croire. Celui qui n'est pas du monde a-t-il de petites habitudes régulières au-dessus desquelles il ne peut s'élever ? Celui qui n'estime rien de plus que le ciel peut-il hésiter seulement un instant, à redevenir humble, obéissant puisque c'est le seul moyen, l'unique, oui, l'unique, pour gagner le ciel. Je ne comprends même pas, qu'il puisse lui venir en pensée de chercher une autre route ; cela me passe je vous l'avoue ; je me creuse la tête pour comprendre comment n'estimer rien de plus que le ciel et frémir devant l'obéissance à un supérieur, obéissance, plus douce, bien plus douce que la volonté propre ; que ces deux sentiments, dis-je, trouvent place en même temps, dans un même cœur. Si vous le comprenez, je vous demande de me l'expliquer. Moi je n'y vois rien. Et que dire de celui qui ne désire, dit-il, rien de plus que de sauver des âmes, qui n'estime rien de plus que de sauver une âme et qui cependant estime tant ses petites habitudes de lever, de coucher, de boire, de manger etc., sa volonté propre, son amour propre, qu'il frémit à la seule

pensée de sacrifier cela ? Encore une fois, si vous trouvez moyen de concilier ces deux pensées, je crois que vous aurez fait ce que beaucoup d'autres n'ont pu faire, et vous rendriez service à bien des gens en leur expliquant votre moyen. Sauver des âmes sans se gêner, sans perdre une bouchée de son repas, une minute de son sommeil, c'est bien beau et bien commode !

Que conclurai-je de tout cela ? C'est que, s'il pouvait être vrai que vous fussiez de ces hommes asservis à de misérables petites habitudes, de ces hommes qui frémissent à la seule pensée de devenir humble et obéissant, que la seule pensée d'entrer dans une communauté effraye, – si par malheur vous étiez de ces gens-là, je vous dirais : vous vous trompez si vous croyez que vous n'êtes pas du monde, car c'est être du monde que de dépendre d'autre chose que de notre divin Sauveur ; vous vous trompez si vous croyez que vous n'estimez rien de plus que le ciel ; car celui qui n'estime que le ciel, n'estime rien autre chose et met bien sous ses pieds toutes ces petites commodités dont vous me parlez ; celui qui n'estime que le ciel, écoute la voix de Dieu quand elle l'appelle et ne dit pas : je sens au-dedans de moi quelque chose qui me pousse à aller avec vous en Chine ou en Cochinchine, et je ne puis seulement me résoudre à vous accompagner à la rue du Bac... Je vous dirais encore : vous vous trompez et vous vous trompez étrangement si vous vous figurez que vous n'estimez rien de plus qu'une âme à sauver. Oh ! Celui qui connaît le prix d'une [âme], et qui n'estime rien de plus que de travailler à la sauver, celui-là ne regarde guère à tout ce qu'il sera obligé de faire pour cela ; il rirait d'étonnement si quelqu'un venait lui dire : mais considérez que vous avez des habitudes régulières de boire, de manger, de lever, de coucher, et qu'il faudra quitter ces habitudes. Lui viendrait-il seulement en pensée qu'en quittant cela il quitte quelque chose ? Oh ! Celui qui connaît le prix d'une âme, peut-il

penser à autre chose ? S'il y a une pensée au monde qui puisse pousser à faire des choses insensées, n'est-ce pas l'amour des âmes, car l'amour des âmes n'est point séparé de la folie de l'amour pour Notre Seigneur. Et celui qui en est dévoré, est devenu un fou ; plus rien ne l'arrête, aucun sacrifice ne lui coûte, que dis-je, il cherche des sacrifices à faire, il se plaint de n'en pas trouver, et il n'en trouve pas. Il croyait qu'il trouverait un sacrifice, à laisser sa famille, et ce n'est point un sacrifice, c'est un holocauste de joie. Il croyait qu'il trouverait un sacrifice à quitter des lieux auxquels il semblait attaché, – à se séparer d'amis avec lesquels il croyait ne faire qu'un, si bien que vivre sans eux lui paraissait impossible, – à rompre avec des espérances qui sourient tant à d'autres, – et ces sacrifices commencent pour lui, le Paradis dès cette terre. L'amour du bien des âmes emporte ailleurs les pensées ; il traverse les mers sans songer aux périls qu'il court, il bondira de joie si Dieu le conduit en un lieu où tout menace sa vie, il ne pourra retenir ses chants d'allégresse s'il se voit exposé aux persécutions, menacé du glaive, sans cesse sur le point de mourir de faim, de fatigue, de misère, d'angoisses, – et avec tout cela il croira qu'il ne souffre pas assez, parce qu'il y a des âmes qui sont devant lui encore sourdes à la grâce ; il conjure Notre Seigneur de le faire souffrir, c'est une soif dévorante, et rien ne l'apaise, parce qu'il est fou de l'enviable folie. Voilà ce que c'est que celui qui estime une âme à sa valeur. C'est le vrai serviteur de Dieu, c'est celui que Notre Seigneur ne reniera pas au dernier jour. Ceux qui, par le mépris qu'ils auront fait des grâces, ne seront pas comme cela, je les plains, car leur dernière heure sera terrible. Et vous, de quel côté vous rangez-vous ? Vous, qu'une pauvre petite habitude, seule, arrête, que la seule pensée de vous soumettre à la douceur du joug de l'obéissance, rend sourd à la voix d'une pauvre âme, qu'un peu de courage

de votre part, aurait sauvée de l'enfer !!! Je trouve cela bien sérieux, je ne sais si vous pensez comme moi ?

Un jour, quand vous serez au lit de mort, vous verrez bien des choses sur lesquelles vous voulez vous faire illusion maintenant. Vous parcourrez toute votre vie ; vous vous rappellerez tous les bons mouvements que le Bon Dieu vous avait mis au cœur ; vous vous souviendrez qu'à dix ans déjà, Notre Seigneur vous inspirait le désir de vous consacrer aux travaux des missions, et vous verrez clairement que s'il excitait en vous ces désirs, ce n'était point pour que vous les laissassiez périr par votre faute. Vous aurez des remords alors. Mais il n'y aura plus de remèdes. Notre Seigneur vous demandera compte des âmes pour le salut desquelles il vous a accordé tant de grâces ; et vous lui répondrez que par votre négligence, elles sont à tout jamais privées de sa vue, et qu'elles brûlent dans l'enfer pour l'Eternité. Oui, cher précepteur, Dieu vous a fait de grandes grâces, ce n'est cependant jamais en vain qu'il les fait. Eh bien ! Toutes ces grâces ne portent aucun fruit, pourquoi ? parce que vous êtes devenu, dites-vous, un homme d'habitudes, et qu'il vous en coûte trop pour laisser de côté toutes ces habitudes. Oh ! Quels regrets vous aurez à votre dernier jour, en voyant qu'une telle faiblesse vous aura privé, vous et tant d'autres âmes, d'une si haute récompense dans le ciel. Ce sera par votre faute, car il ne tenait qu'à vous. Dieu a fait tout de son côté, il vous a montré la voie que vous deviez suivre, il vous a inspiré le désir d'y entrer, et vous, vous avez reculé par lâcheté. Missionnaire, martyr, oui, voilà bien ce que j'ai rêvé à dix ans ! me dites-vous. Dieu voulait cela de vous alors ; croyez-vous que maintenant il ne le veuille plus ... Il n'a jamais inspiré de pareils désirs sans de grandes raisons ; certainement il avait des vues sur vous et il vous destinait à un petit coin de sa maison que vous laissez maintenant périr. Prenez garde à vous ; Dieu a permis quelquefois que des âmes méprisassent ainsi

ses desseins sur elles, afin de montrer par la manière dont il les poursuivait, combien il détestait leur lâcheté ; le nombre de ceux qui ont mal tourné après s'être obstinés à rester sourds à la voix de Dieu est immense, vous devez savoir cela mieux que moi.

Vous me promettez de demander pour moi la grâce insigne du martyr, mais à la condition que je demanderai la même grâce pour vous. Eh quoi, pensez-vous que Dieu accorde une si grande faveur, une si précieuse récompense à celui qui ne veut pas lui sacrifier pour sa gloire, quelques instants de son repos, tandis qu'il la refuse à des centaines de missionnaires qui se sont tout consacrés à lui et qui ne gardent rien pour eux ? Ce n'est pas à dire que Dieu soit injuste en ne leur accordant pas cette grâce ; car quoiqu'il ne veuille pas qu'ils répandent leur sang pour lui, acquérant par là une immortelle couronne, il leur en réserve une autre, non moins éclatante, le martyr de 30 ans de missions, ou même beaucoup moins que cela, vaut bien le martyr du sang. Mais certainement Dieu ne prodiguerait pas la grâce du sacrifice sanglant à celui qui n'aurait pas voulu en faire d'autres auparavant. Mais savez-vous que le martyr, c'est l'acte héroïque de l'amour. Comment donc pourrait être martyr celui qui n'aime pas, et c'est ne pas aimer, que d'aimer autre chose que Dieu. Il me semble qu'à votre place, - pardonnez-moi cela - je rougirais de demander le martyr, tandis que je ne rougirais pas de refuser à Dieu le plus léger sacrifice. Pardonnez-moi ce que je vous dis, cher précepteur, mais je vous dis ce que je pense. Eh bien, encore je rougirais de m'approcher de la table sainte, si j'entendais en moi une voix qui me pousserait à me consacrer entièrement à Dieu, je lui répondrais : Oui, mon Jésus, vous vous donnez à moi sans réserve, sans condition, vous consentez à descendre dans la pourriture de mon cœur, vous vous soumettez à moi, seulement vous me conjurez de me donner à mon tour tout entier à

vous, sans arrière-pensée, sans restrictions ; et vous faites cela de la manière la plus douce, en me promettant votre amour pour récompense ; vous me parlez comme un ami à un ami, comme un frère à un frère ; vous me montrez tout ce que vous avez souffert pour moi, tout ce que votre amour pour moi vous a inspiré ! Eh bien néanmoins, je ne veux pas répondre à votre douce invitation, je tiens à d'autres choses qui ne sont pas vous, je ne vous donne pas tout mon amour. J'aime encore mes commodités, mes habitudes, j'y suis plus attaché qu'à vous !

Extrait de la lettre du 12 juillet 1862 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

Monseigneur Thomines, qui a fait notre ordination, la veille au soir, nous adressa à tous les 8 qui devaient être prêtres le lendemain, quelques paroles pendant la récréation que nous passâmes chez lui. En voici le résumé, cela vous montrera une fois de plus quel vicaire apostolique vous avez.

Tout à coup il coupa court à la conversation et dit brusquement : « Voulez-vous demander une grâce pour moi ? » Et chacun de répondre « Oui, Monseigneur. » – « Eh bien », après une petite pause, « demandez pour moi le martyre, que je meure martyr, j'ai toujours désiré et demandé cela très vivement, trop vivement peut-être, car je trouve qu'il est plus aisé de faire son salut (en gros qu'en détail ; car le martyre, oh c'est trop facile de faire comme cela son salut).

Cependant demandez toujours que je meure, d'un coup de hache, ou sous la main du bourreau. Ou si Dieu ne veut pas m'accorder cette grâce, au moins que je meure martyr d'amour. Oh le martyre d'amour ! Quel bonheur pour une âme, quelle douceur de se sentir défaillir et mourir parce que l'amour enlève toutes les forces du

corps, qu'il est donc doux de voir sa vie s'éteindre dans les ardeurs de l'amour, de sentir que le sang ne bat plus dans les veines, que toutes les fonctions du corps s'interrompent, parce que l'amour a tout consumé.

Oh ! Qu'il est doux le dernier soupir que l'âme exhale entre les bras de son bien-aimé ! Sur la poitrine de ce bien-aimé, sur laquelle elle s'endort. » Après cela il nous bénit étant bien ému lui-même, et nous souhaitant le martyre, mais dans la vieillesse après que nous aurons longtemps travaillé en mission.

Vive la joie, j'espère bien que d'une manière ou de l'autre nous serons tous martyrs un jour. Chacune des paroles du prêtre à la sainte Messe, demande le martyre. Ainsi pourrait-on demander autre chose, l'Amour, l'Amour, petit Jules, voilà votre sort, et le seul que je désire pour vous et pour moi.

Extrait de la lettre du 22 mai 1864 à Monsieur Jules Dubernard.

Le Bon Dieu vous envoie toujours des tribulations et des amertumes ; que vous me faites de joie quand je vous entends dire tant mieux. Oh ! Certainement tant mieux, car, c'est là le vrai martyre et celui que Notre Seigneur réserve à tous ceux qui l'aiment. Vous vous souvenez que dès les premiers temps de mon séjour au Séminaire des Missions, vous me passâtes à lire la vie de sainte Thérèse, vous l'aviez lue déjà.

Et bien, vous savez que celle-là disait à Notre Seigneur sans cesse, ou souffrir ou mourir, et elle n'a pas eu d'autre martyre ; mais c'en est un qui n'est pas moins désirable que celui du sang, et celui-là est bien le martyre que nous venons chercher et que nous sommes sûrs de trouver en mission.

Extrait de la lettre du 16 avril 1865 au Père Bringaud, Birmanie.

Un missionnaire qui n'est point encore affermi dans les vertus d'humilité et de détachement, fait un bien pauvre ouvrier en mission, et souffre de grands dommages pour lui-même. [...] On ne saurait trop répéter à ceux qui se destinent aux missions que le martyre que l'on y vient chercher sera bien rarement celui du sang, mais sera toujours de gré ou de force, c'est-à-dire, avec ou sans mérites, le martyre de toutes ses inclinations, de ses goûts, de sa volonté, et en outre, une forte dose de mortifications pour le corps, et une autre bien plus considérable pour l'esprit et pour le cœur.

Extrait de la lettre du 30 août 1865 à Monsieur Maréchal, Supérieur du Séminaire d'Issy.

La vocation

Je m'unis à vous pour remercier le Bon Dieu de la faveur qu'il nous fait de nous offrir matière à un petit sacrifice. Il est vrai, la nature trouve cela un peu pénible. Mais si nous nous plaçons au vrai point de vue, nous nous réjouissons de cela comme d'une grâce, d'une bénédiction. Dieu n'en fait pas autant à toutes les âmes. Heureux nous, de pouvoir préluder, nous habituer par de petits exercices, de petites privations cachées, à la vie de sacrifices à laquelle le Bon Dieu nous appelle en nous appelant au sacerdoce. Aussi par moments je vous dirai que j'en ressens une véritable joie, parce que j'espère voir en cela un signe certain que le Bon Dieu veut réellement nous séparer de son peuple, nous tirer à lui pour se donner plus particulièrement à nous. Oh ! C'est certain, le Bon Dieu nous sollicite sans cesse, il nous veut ; disons-lui donc de tout notre cœur, et non seulement de parole, mais par toutes nos actions : *Dominus pars hereditatis meae, - dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis*⁴¹. Ne voyons donc désormais en toutes les créatures qu'un moyen d'arriver à le servir plus parfaitement. N'ayons aussi que cela en vue dans l'amitié qui nous unit ; aimons-nous pour Jésus et en Jésus, *Ad majorem Dei gloriam*⁴² afin que nous puissions nous adresser mutuellement ces paroles du prophète : *Propter domum Domini Dei nostri, quaesivi bona tibi*⁴³.

Extrait de la lettre du 11 août 1861 à M. l'Abbé Maurice d'Hulst.

⁴¹ Je suis un des fils du Seigneur, – tu as brisé mes liens ; je t'offrirai un sacrifice de louange.

⁴² Pour la plus grande gloire de Dieu.

⁴³ Pour l'amour de la maison du Seigneur notre Dieu, j'ai recherché ton bien. (traduction littérale, Ps 122 (121), 9).

Il m'est impossible de vous dire assez, mon bien cher père, combien votre lettre m'a causé de joie. Que vous êtes bon de penser encore à un chétif aspirant comme moi, et de trouver le temps au milieu de votre voyage de m'écrire une lettre si longue et si bonne, je sais bien que je ne le mérite pas et que si vous le faites, c'est que vous espérez travailler par-là efficacement à me sanctifier et à me pousser dans l'amour de Notre Seigneur. J'ai bon espoir que vous obtiendrez du résultat si vous continuez à m'écrire encore quelquefois quand le temps vous le permettra, et surtout si vous priez toujours bien pour moi comme vous me dites que vous le faites déjà. Depuis que j'ai le bonheur d'être sous-diacre, je pense à vous tout spécialement en disant Laudes, comme nous en sommes convenus et je vous assure que cette pensée, que je prie pour vous, me donne à chaque fois une ferveur toute particulière.

Ô quel beau jour que celui de l'ordination au sous-diaconat. Jamais dans toute ma vie, je n'ai goûté un pareil bonheur, car cela a dépassé pour moi toute l'idée que je m'en faisais. Les dernières nuits qui ont précédé ce jour heureux, il m'a été impossible de dormir tant je trouvais immense la grâce que Dieu me voulait faire, je ne pouvais m'imaginer que cette grâce que je désirais tant et après laquelle je soupirais depuis mon enfance, le moment fut venu enfin où elle allait m'être accordée. Et enfin l'heure marquée arriva.

Tout ce qu'on éprouve en ce moment est impossible à dire, du reste vous avez passé par là et vous savez aussi bien que moi, et mieux que moi, combien alors Dieu plonge l'âme dans la joie et la grâce. Il me semblait que je n'étais plus le même homme qu'auparavant, et je crois que je n'ai jamais prié avec autant de calme et de ferveur qu'en ce beau moment de la prostration ; j'ai pensé en particulier à quelques confrères précisément pendant

que j'étais prosterné aux pieds de l'autel, et vous avez été du nombre. Je suis convaincu qu'en cette circonstance encore bien moins que dans toutes les autres, Notre Seigneur ne fait exception de personne, et ferme les yeux sur toutes les misères, pour n'écouter que sa bonté et sa Miséricorde ; de sorte que je crois que ces prières-là seront exaucées.

Depuis que je suis sous-diacre, il me semble sentir d'une manière palpable que ma vie est changée et que je ne m'appartiens plus à moi-même ; que mon corps et mon âme et tout ce qui est en moi sont la propriété de Dieu et qu'ainsi je ne puis en disposer que pour travailler à procurer sa plus grande gloire, mais hélas ! Combien peu on tarde à sentir que notre misère est toujours la même, toujours immense.

Elle est même plus grande encore, en quelque sorte, du moins pour moi car plus j'approche des choses saintes plus les souillures qui sont en moi paraissent horribles ; un sous-diacre devrait être un saint, je le sens bien et je sens bien aussi que je suis si éloigné de l'être que je ne comprends pas ce que je deviendrai quand il faudra avancer au Diaconat, mais vous prierez beaucoup pour moi n'est-ce pas, j'y compte bien, et cela me donne espérance car j'ai beaucoup de confiance dans les prières que les confrères font pour moi et c'est sur elles que je compte pour obtenir les grâces qui me sont nécessaires et surtout la correspondance aux grâces, car c'est ce qui me manque surtout. Vous savez un peu ce qu'il me faut ; car dans quelques conversations que nous avons eues pendant les derniers temps de notre séjour parmi vous, vous avez vu un peu le fond de mon cœur.

Vous savez ce que je désire tant, et je voudrais donner tout pour l'avoir ; mais que je suis loin de ce but, il me semble que plus j'avance, plus il s'éloigne. Que je voudrais sentir comme vous la présence de Dieu, que je voudrais vivre uni à Notre Seigneur puisqu'il nous sollicite

et nous presse de nous donner à lui et n'avoir plus d'autres pensées que lui seul. Que je voudrais savoir l'aimer et reconnaître tout ce que sa bonté a fait pour moi. Ce désir me poursuit sans cesse, mais j'en reste là, je ne sais pas aller plus loin. Si vous pouviez donc m'obtenir au moins quelques progrès de ce côté-là.

D'autres confrères vous auront sans doute appris la mort du père Pinelli et vous auront donné des détails bien édifiants à son sujet ; mais je trouve qu'on ne peut tarir en parlant de lui. Oh ! que sa mort a été belle et tranquille, il est vrai que les deux ou trois jours qui l'ont précédée, il a du souffrir beaucoup, si du moins il avait sa connaissance, car dès l'après-midi du samedi, jour de l'Assomption, il a cessé de donner aucun signe de connaissance extérieure ; seulement dans les deux ou trois dernières heures de sa vie on a cru surprendre quelques légers signes. Mais sa vie était tellement sainte, qu'il était bien préparé à la mort, et peu de temps auparavant il avait dit à un confrère : oh ! que je serais content de mourir maintenant que je suis prêtre.

Notre Seigneur l'a exaucé, et il est bien sûr qu'à l'heure qu'il est, il jouit du bonheur éternel ; il prie pour nous et pour sa mission. Aussi sa mort n'a-t-elle fait pleurer personne, on aurait plutôt pleuré de joie, et l'on avait posé sur son cercueil à l'église et jusqu'au cimetière une grande couronne de fleurs blanches. Sa mort coïncidait avec le départ de 8 autres pour leurs missions, il devait les accompagner, mais il est bien plus heureux maintenant, puisqu'il jouit déjà de la récompense que les autres n'obtiendront qu'après avoir peut-être bien longtemps travaillé. Tout en priant pour lui, je ne peux m'empêcher de l'invoquer, parce que certainement, lui qui aimait tant Jésus, quand il était encore sur la terre, doit être bien puissant auprès de lui dans le ciel, surtout pour demander pour nous son Saint Amour.

Depuis votre départ beaucoup de confrères ont quitté le séminaire pour différentes raisons. Les pères Tournafond, Hermiot, Gojon, Laurens, Dorlet, Lemarchand ; ce dernier pour entrer chez les Jésuites. Le père Saurin a aussi quitté pour quelques mois, à cause de sa santé. Nous devions être douze à la Trinité pour le sous-diaconat, et par le fait nous n'avons été que sept. En ce moment malgré tous les départs nous sommes, grâce aux nouveaux, soixante-et-un, et M. Rousseille disait hier que l'on atteindrait probablement le chiffre de quatre-vingts avant peu, l'esprit du séminaire est devenu beaucoup meilleur (sic), on est très tranquille maintenant ce qui n'empêche pas la gaieté au contraire.

Dans la lettre que je vous écris à Marseille, je recommandais mon frère tout spécialement à vos prières, je me doutais de quelque chose à son sujet, et je ne me trompais pas, car peu de temps après il venait me dire qu'il était décidé à entrer au séminaire à Issy à la prochaine rentrée. Vous pensez bien que j'ai beaucoup à remercier pour cela Notre Seigneur. Je ne pouvais rien désirer de mieux pour mon frère et ce sera pour moi une grande consolation que de le voir prêtre ; mes parents n'ont pas fait de difficultés. Mais comme tout n'est pas fait encore, je vous demande encore de prier aussi pour lui, afin qu'il voie bien ce que Dieu demande de lui et qu'il y soit toujours fidèle.

J'ai prié pour vous d'une manière toute spéciale pendant cette octave mais surtout le 8 ; je sais que vous en avez fait autant à mon égard, cela me donne du courage. Adieu, mon bien cher père, écrivez-moi, vous le pourrez car vous me ferez toujours beaucoup de bien. Tout à vous en Notre Seigneur.

Extrait de la lettre du 15 septembre 1862 au Père Laucaigne.

Eh quoi ! celui que vous connaissez comme si misérable et si faible, sera appelé à produire Notre Seigneur sur le saint autel, et à le produire tous les jours, par une parole aussi efficace que celle de Dieu même. Et cette puissance sera pour ainsi dire plus étendue que celle de la très sainte Vierge parce qu'elle n'a enfanté qu'une fois le Sauveur, tandis que le prêtre l'engendre chaque jour par un miracle nouveau.

Extrait de la lettre du 17 janvier 1863 à M. l'Abbé Gantrelet, son ancien précepteur.

[...] que la détermination de Christian n'est que la suite d'avis et d'efforts multiples de la part de ses amis. S'il en était ainsi, on aurait grandement tort Chère Mère, de se refuser à voir là une vraie vocation. De ce que les hommes ont pu être les instruments s'en suivrait-il que Dieu n'aura pas été l'ouvrier. Une vraie vocation est toujours en soi quelque chose de tout surnaturel, cela est hors de doute ; mais souvent, le plus souvent, les moyens dont Dieu se sert pour faire naître les vocations, sont purement naturels ; le contraire est une fort rare exception dont on ne cite que bien peu d'exemples. Il ne faut pas perdre cela de vue ; autrement c'est s'exposer à juger bien mal de beaucoup de vocations. Ce qui fait que nous voulons absolument trouver du surnaturel dans les moyens c'est notre entêtement à méconnaître l'action directe et immédiate de Dieu en toute chose, naturelle aussi bien que surnaturelle. Et c'est bien triste que nous en soyons encore là nous, Chrétiens, Enfants privilégiés de la divine Providence. C'est renier notre Père que d'agir ainsi.

Je dis qu'en jugeant de cette manière, on se tromperait sur beaucoup de vocation. Car parmi les vocations mêmes que l'Eglise a pour ainsi dire ratifiées et jugées comme venant de Dieu, combien ne doivent pas leur origine à des moyens naturels. Si François-Xavier fut

jésuite et missionnaire il le dut après Dieu, aux avertissements réitérés d'Ignace *Vanitas, Vanitatum*⁴⁴, lui répétait-il à chaque instant.

Eh bien ! la vocation de Christian est due selon toute probabilité à des moyens naturels employés par la divine Providence pour atteindre sa fin ; car je ne pense pas que Dieu ait fait un miracle en sa faveur ; cependant c'est par d'autres moyens que ceux que vous semblez redouter.

De tant de paroles, il n'y a qu'une chose à retenir pour la pratiquer, c'est de tout remettre entre les mains de Dieu, et puis de vous garder en paix.

Extrait de la lettre du 31 août 1863 à sa mère.

Travaillons donc bien sur nous-mêmes, mon garçon, ou plutôt, ouvrons nos cœurs à la grâce qui va y couler si abondamment bientôt, et donnons-nous sans réserve à Jésus, pour qu'il opère en nous tout ce qu'il voudra, pour qu'il soit tonsuré en nous et prêtre en tous ; considérons-nous, nous-mêmes, comme de vils instruments entre ses mains ; mais de même que souvent pour faire une œuvre d'art, l'artiste se sert d'un bien vil instrument, de même aussi, avec de vils torchons comme nous, Jésus pourra faire de grandes choses à sa gloire, pourvu que nous ne voulions jamais y mettre du nôtre ; mais agir toujours en lui et avec lui. Oh ! quels beaux jours, qu'aujourd'hui et hier et tous ces jours-ci ; comme on peut pour ainsi dire se noyer en Jésus, se précipiter en lui sans regarder en arrière. C'est le cas d'être fou, oui fou, mon cher enfant en présence de ces mystères d'amour. C'est ici qu'on oublie tout, qu'on perd tout de vue pour adorer avec transport, adorer toujours et toujours, commencer son ciel sur la terre dans un mélange admirable de douceurs et d'amertumes. Ici l'âme se dilate, et elle fait

⁴⁴ Vanité des vanités (Qo, 1, 2).

provision pour l'avenir. Puisse l'amour être toujours le mobile de toutes nos actions. Nourris l'amour dans ton cœur mon Cher Ami, cherche l'amour dans la solitude, n'écoute pas les voix qui disent que l'amour n'est que pour l'autre vie, car c'est aussi pour cette vie, et c'est la vraie vie que la vie d'amour, c'est l'amour pour Jésus qui te nourrira et te soutiendra plus tard dans ton ministère. N'agis que par amour.

Extrait de la lettre du 25 mars 1864 à son frère Christian de Bretenières.

Bibliographie

Une biographie et quelques lettres de Just

CRINQUAND Jean, *Saint Just Ranfer de Bretenières (1838-1866)*, Églises d'Asie, Collection Études et documents n° 22, Paris, 2006.

Une BD

HADEVIS Christophe (scénario) et DERENNE Juliette (illustrations), *La 22^e nuit de la lune, la destinée d'un missionnaire en Corée*, une co-édition Pôle du Monde, Éditions de l'Emmanuel, Missions Etrangères de Paris, 2010.



Saint Just : 3^e en partant de la gauche au 2^e rang

Libre participation